



LES DERNIERS JOURS



Raymond QUENEAU



CHAPITRE I

Il faisait un temps dans le genre petites gouttes d'eau par ci par là, il faisait un temps de nuit humide. La lumière des réverbères bavait en flaques sur les trottoirs. Au coin de la rue Dante et du boulevard Saint-Germain, un vieillard hésitait, n'osant traverser. Un camion lui frôla le parapluie; grimpé sur des caisses, un chien aboya aux baleines. Le bonhomme recula en grognelinant dans sa moustache qu'il portait épaisse et tombante. Il en passait de toutes les sortes, des véhicules; des taxis, des voitures de maîtres, des voitures de serviteurs, des bicyclettes, des hippomobiles, des tramways. Il les haïssait tous. Il n'y avait pas bien longtemps encore, il avait failli recevoir un triporteur dans les côtes, et depuis ce ~~jour~~ ^{fiévreusement} il jouissait d'une respiration segmentée et d'une prudence accrue; il se promettait de supprimer un jour d'une façon radicale les funestes bolides mais ce jour restait incertain. Parfois, il pensait à sournoisement crever les pneus de ceux qui stationnent le long des trottoirs; avec un petit canif, on peut faire ça très facilement. Mais il ne réalisait jamais ce projet, peut être à cause du risque, des coups de pied aux reins possible. Tout ce qu'il espérait encore, c'est que par un de ces temps vaches qui graissent les pavés, un de ces instruments chavirerait et sous ses yeux se transformerait en miettes ^{bovenses.} / écuyer compris. C'était d'ailleurs bien un temps à ça. Octobre se terminait en queue de poisson, en queue de poisson à l'huile, en queue de sardine à l'huile. Bien bonne, celle-là. Dirait-on pas de l'huile, cette pleuvination? Il n'aimait pas la cuisine à l'huile; même dans une vinaigrette, il ne faut pas mettre trop d'huile. ^(selon) Un vieillard vint se placer à côté de lui sur le bord du trottoir, attendant une éclaircie pour traverser.





Ils se ressemblaient cōme deux frères. Mais ils ne l'étaient point; de près, ni même de loin. Peut-être à cause de la moustache épaisse et tombante se ressemblaient-ils ainsi comme deux frères. De même qu'un œil inexpérimenté prend tous les indigènes ^{colonisables} pour de multiples exemplaires d'un modèle invariable, de même un autre œil, autrement inexpérimenté, prend tous les vieillards à moustache épaisse et tombante pour des répliques d'un même individu. Il est vrai qu'inversement, l'un d'eux, ici présent, trouvait, lui, que tous les jeunes gens ~~se ressemblent~~ se ressemblent à cause de leurs faces épolées. Ce n'était pas lui toutefois qui écrivait à la craie dans les urinoirs cette imprécation : aux chiottes, les gueules rasées.

Il se nommait M.Brabbant, il regarda l'autre qui se nommait M.Tolut. M. Tolut regarda M.Brabbant. Brabbant dit à Tolut :

-On dirait de l'huile, n'est-ce pas ? Moi, je n'appelle pas ça un temps, j'appelle ça de l'huile.

-Depuis la guerre; c'est comme ça; les obus ont fichu les saisons en l'air. Rappelez-vous les octobre d'avant-guerre. Il y en avait alors des belles pluies. Et le soleil, quand il y avait du soleil, c'en était du beau soleil. Tandis que maintenant tout est mélangé, tout: le temps, les classes sociales, tout. On ne sait plus où on est.

-Oui, vous avez bien raison. C'est à cause des canons que tout est comme ça devenu de l'huile. Triste époque, triste époque.

-A qui le dites-vous.

Brabbant regarda Tolut, par dessous son riflard.

-Tiens, il me semble vous reconnaître, cher monsieur. Il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part.

L'autre réfléchit.

-Aux Archives, peut être.



-Non, certainement pas. Je ne vais jamais aux Archives, vous comprenez.
Pourtant, vous avez une tête qui m'est bien connue. Je me demande où j'ai
bien pu vous rencontrer.

-Chez mon beau-frère, alors ?

-Votre beau-frère ?

-Oui, comme il reçoit beaucoup. Des écrivains, des peintres, des journalis-
tes, et même des poètes symbolistes.

Brabant ricana.

-Ceux qui écrivent sans mettre de majuscules au début de leurs vers qui
n'ont ni pieds ni têtes.

Tolut prit l'air vexé. Ce n'était pas qu'il aimât leurs poèmes, mais il
les rencontrait dans le salon de son beau-frère; il était tenu à les consi-
dérer. L'un deux possédait même ^(tout glorieux) une Légion d'honneur qu'il avait fixée sur
son veston.

-Ce sont des gens très bien, dit-il. Des poètes, bien sûr.

Du ciel noir ne suintaient plus les gouttes oléagineuses.

Brabant ferma son parapluie. Tolut fit de même et dit :

-Ce coup-ci, je crois vous remettre. Tout cet été. Tout cet été, n'étiez-
vous pas assis au Luxembourg ?

-Du côté de la pépinière ? C'est ça même. Je vous remets aussi. Vous
étiez assis près de la statue de

-Ah très bien, très bien, dit Brabant en lui tendant la main. Je
m'appelle Brabant, Antoine Brabant. Ancien combattant de soixante-
dix. J'avais dix sept ans, à la bataille de Bapaume.

-3 Janvier 1870. Elle fut gagnée par le Général Faidherbe que les Alle-
mands avaient surnommé le chien dent à cause de sa ténacité.

Ah, je suis bien content. Vous y étiez ?

Ouais - j'étais, professeur d'histoire. Je m'appelle Tolut,



monsieur Jérôme Tolut. Mes élèves me surnommaient la pastille.

-C'est bête, les gosses, dit Brabant.

-Il y en a d'intelligents. J'en ai vu qui connaissaient par coeur toutes les dates de l'histoire moderne, celles qu'on demande au baccalauréat.

Ils restaient là à bavarder, sur le bord du trottoir.

-Tenez, je crois qu'on pourrait traverser, dit Brabant.

Un camion venait de se coincer entre un tramway et un autobus.

-Profitons-en.

Ils s'avancèrent avec prudence.



-Ça glisse, c'est comme de la graisse. De l'huile. On n'a pas encore trouvé de bon système pour paver les rues.

Ils atteignirent l'autre bord.

-C'est sous Philippe-Auguste qu'on a commencé à paver les rues de Paris, dit Tolut.

-Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru. Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, cher monsieur. Je me disais en vous voyant tous les jours au Luxembourg : tiens, qu'est-ce qu'il peut bien faire, ce monsieur-là ? Commerçant ? Fonctionnaire ?

-Vous n'aviez pas trouvé, eh ? Professeur d'histoire, je suis, j'étais. Pendant trente-cinq ans, monsieur, j'ai enseigné l'histoire. L'ancienne, la moderne et la contemporaine, la française et l'universelle, la grecque et la romaine. Et la géographie aussi, monsieur, j'ai enseigné la géographie, la France, l'Europe, les Grandes Puissances du Monde. Je suis même l'auteur de quelques petits travaux sur l'histoire de la Révolution-Française dans la Charente-Inférieure, car j'enseignai ces matières au Lycée d'Angoulême, pendant dix années révolues.



-Charante-inférieure, chef-lieu Angoulême. Sous-préfectures Cognac, Confolens, Ruffec et Ribérac, dit Brabant, très vite.

Tolut s'arrêta, l'air inquiet; il hésita un instant, puis reprit son chemin, les yeux fixés sur les oeillets de ses chaussures. Son compagnon se retourna sur une petite jeune fille; il fit ensuite quelques moulinets avec son parapluie.

-C'est bougrement intéressant l'histoire, s'exclama-t-il d'un air enjoué, ça vous donne une connaissance des hommes.... et des choses.

-Je suis rudement content d'avoir fait votre connaissance, cher monsieur dit Brabant.

Ils étaient arrivés boulevard Saint-Michel. Ils montèrent vers le Luxembourg. La pluie se remit à tomber avec plus d'insistance. Tous deux ouvrirent leurs pépins.

-Cette fois-ci, c'est de l'eau, dit Brabant avec satisfaction.

-Le canon a gâté toutes les saisons. Ah, cette guerre ! et ça n'a pas l'air de vouloir cesser.

-Ça n'en a pas l'air.

-Qu'en pensez-vous, cher monsieur : si nous allions, comment dirais-je, nous attabler devant quelque breuvage réconfortant ?

-Tiens, tiens, bonne idée. Voilà une bonne idée, mon cher monsieur Tolut.

-Allons au plus près. Au Soufflet. J'y allais jeune homme, j'y reviens, vieillard !

-Vieillard, comme vous y allez !

-Je ne suis tout de même plus un enfant !

Ils entrèrent dans le café, l'âme joyeuse, et d'un air déluré, fermèrent leur parapluie. Il n'y avait guère de place; aux patères, les pardessus se dépouillaient de leur humidité. Ça sentait le chien, le chien





mouillé, un chien mouillé qui aurait fumé la pipe. Les deux arrivants trouvèrent difficilement une table entre un groupe de jeunes gens de provincialité certaine et une putain. Le groupe faisait du bruit pour avoir l'air de quelque chose; la femme rêvait. On entendait la pluie tapoter l'asphalte. Brabbant et Tolut prirent contact avec la banquette, en poussant de petits soupirs de satisfaction. La femme, soulevant ses lourdes et voluptueuses paupières, les mesura de son regard ruminant. Puis elle retourna dans son rêve. Eux, les jeunes provinciaux, ne firent aucune attention à ces vieillards.

-Pour moi, ce sera un pernod, dit Brabbant.

-La même chose, dit Tolut qui n'en buvait jamais d'habitude.

-Ça ne vaut pas l'absinthe, bien sûr.

-Bien sûr, dit Tolut.



Saisis par la chaleur, ils commençaient à somnoler. Le pernod les réveilla.

-Est-ce que vous avez fait la guerre, mon cher monsieur Tolut ?

-Quinze ans à l'une, soixante à l'autre. Je ne regrette rien. J'ai fait mon devoir, à ma façon; mon métier, c'était pour moi, un apostolat !

-C'est beau, ça .

-J'ai formé la jugeotte à pas mal de jeunes gens, monsieur. Je leur ai appris à connaître les hommes. Les enseignements de l'histoire... les défaites, les victoires.... la chronologie....

Dépassé par ces suggestions, Brabbant se versa dans le gosier quelques lampées d'alcool vert.

-C'est ce qui manque à nos hommes politiques, c'est de connaître l'histoire. Et la géographie. N'oublions pas la géographie. Vous savez ce qu'on dit des Français ?



Brabbant fit semblant de l'ignorer. Tolut le lui apprit. La définition les amusa. Ils s'aperçurent qu'ils n'y répondaient point car si tous deux décorés, soixante-dix ~~xxx~~ d'un côté, palmes de l'autre, ils possédaient par contre une connaissance développée de la géographie, ce qui pour l'un n'était que normal et même peut-on dire nécessaire, mais ce qui pour l'autre ne paraissait pas évident. Brabbant s'en justifia ainsi :

-À force de voyager, vous comprenez.

-Vous avez beaucoup voyagé ?

-Enormément.

-Moi, je n'ai pas énormément voyagé. Presque pas. J'aurais bien voulu...

↳ Sa physionomie pensive se pencha vers le glaçon qui fondait dans son verre.

-J'aurais bien voulu voyager, reprit-il. Ah monsieur, j'en ai vu des navires disparaître à l'horizon ! Et d'autres revenir des Indes, des Amériques. Comme on disait autrefois : des Amériques. Pendant quinze ans, j'ai été professeur au Lycée du Havre, ce grand port. Je dis ce grand port de la ville et non ce grand porc-ke du Lycée.

-Ah! ah!

-Le proviseur, figurez-vous monsieur, était un imbécile. Je ne pousserais pas l'irrespect jusqu'à dire de lui ce grand porc-ke, non. Mais il m'a créé bien des ennuis. Je vous raconterai ça. Qu'est ce que je disais ? Ah oui, Le Havre. Oui monsieur, j'en ai vu partir des vaisseaux pour de lointains périples, oui, oui, périples. D'autres s'en allaient vers les pôles et d'autres vers les antipodes. Et, moi, je n'ai même jamais mis le pied sur le bateau de Trouville. Maintenant je suis trop vieux. Je suis trop vieux.



Il était près à pleurnicher. Brabant toussa. L'autre rattrapa un peu de sa dignité.

-J'ai des élèves qui sont devenus marins ou qui sont aux colonies. Il y en a qui m'ont envoyé des cartes-postales d'un peu partout. Un peu partout.

Sur ces mots, il se tut. Son compagnon, prenant la parole, lui énuméra quelques régions où il disait avoir séjourné mais il aurait ~~dit~~ tout aussi bien ^{lui raconter} ~~à dire~~ que le pays qu'il connaissait le mieux c'était certaine colonie française de l'Amérique du Sud ~~à cause des~~ ~~à cause des~~ quinze ans de bagnes qu'il y avait faits.





CHAPITRE II

Il y a déjà pas mal de monde chez Monsieur Brennuire quand Rohel pénètre dans le salon. Georges Brennuire le présente à son père et aux gens qui se trouvent là, gens de plume et gens de pinceau, portant des noms connus chez ~~Musard~~^{Vanier} ou au Mercure. Ce sont des poètes impressionnistes ou des peintres symbolistes; ils ont connu des amis de Paul Verlaine; ils conservent le souvenir d'être tuberculeux ou alcooliques qui décédèrent dans les premières années du siècle, victimes des mots rares et de la ponctuation. Quelques-uns se souviennent des premières envolées de Guillaume Apollinaire. Il y a exactement deux ans et deux jours que Guillaume Apollinaire est mort.

J.H. Cormois se met à raconter quelques remembrances : quand Guillaume était en Allemagne sur les bords du Rhin et quand il plongeait dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale et quand il était artiflot à Nîmes, et quand il fut blessé et quand il mourut de la grippe espagnole.

-La grippe espagnole ! ricane quelqu'un. Mais c'était la peste ! la peste noire ! Tout simplement. Comme en treize cent quarante huit !

Rohel est bien étonné; il a reconnu la voix de la Pastille. Georges avait oublié de lui présenter son oncle. Mais ce dernier levant les yeux, reconnaît son ancien élève.

-Ma parole, c'est Rohel ! s'exclame Jérôme Tolut de sa voix aigrette. Alors, vous voilà à Paris. Vous préparez Normale ?

-Oui, monsieur.

Il ne prépare pas Normale.

-C'est bien ça, très bien. Vous n'étiez pas un mauvais élève, je me



11 BU. 2107

souviens. Mais j'ai appris que votre année de philosophie avait été bien troublée, bien troublée.

Rohel avait défloré une demoiselle bien-née; ça s'était passé le jour de l'armistice, mais ça c'était su; alors ça s'était compliqué et ça s'était mal terminé. Il n'y pense plus à cette histoire, vieille déjà de deux ans.

-Où êtes-vous ? à Louis-le-Grand ?

-Oui, ^{monsieur} à Louis-le-Grand.

Il n'est pas à Louis-le-Grand.

-C'est bien ça, très bien, dit le vieux professeur.

Le vieux professeur l'embête sérieusement. Et la sœur de Brennuire qui n'est pas là. Elle est bien jolie, mais elle n'est pas là. (J.H. Cormois continue à raconter des souvenirs) Ça l'amusait de rencontrer des poètes dont il ne connaissait que la figure imprimée; ça le flattait aussi; il avait quelques vagues idées ambitieuses quant aux Lettres; maintenant, ça ne l'amuse plus; ça ne le flatte plus. Sa vanité s'est couchée et ronfle; il ne voit plus que des guignols et des marionnettes.

Le poète Sybarys Tulle a les ongles noirs et se fourre les doigts dans le nez; et il est vieux, et il est vieux; avec lui, la bénédictine, ça marche. Jadis, il comparait son âme à une tiche effarouchée et son ennui à la pluie d'automne. S.T. Caravant, le romancier, a oublié de boutonner sa braguette; il rumine quelque chose entre ses chicots. Il voudrait bien boire de la bénédictine, lui-aussi, mais l'autre accapare la bouteille. Il n'arrive pas à mettre la main dessus (J.H. Cormois continue à raconter des souvenirs).

Les ongles noirs du poète cessent de distraire Rohel. Il aurait bien voulu que cette jeune fille fut là. Ils ne sont même plus drôles,





ces types. Et puis, la bénédictine le dégoûte et lui fait mal au cœur
Il entraîne Georges dans un coin.

-Ce n'est pas rigolo.

On t'en montrera des grands hommes; pense Georges. Il fait bien de ne
pas répondre ainsi, car Rohel lui répliquerait : pas si grands que ça;
plutôt miteux, tes grands hommes, on dirait de la province de Paris.

-Ce n'est pas rigolo, murmure-t-il. Tu aurais bien dû me prévenir qu'il
y aurait un de mes anciens profs.

-Mon oncle ? ça, c'est marrant. Tu l'as eu comme professeur ?

-Oui. Enfin, ça ne fait rien. Alors, c'est ton oncle ?

-Je n'avais pas pensé à ça, qu'il avait pu t'avoir comme élève. Tu sais,
il devient gâteaux.

-Il l'a toujours été.

Rohel commence à agacer Brennuire. Il est à Paris depuis six mois à
peine et il veut ^{toucher} ~~toucher~~ de tout. On l'introduit dans un salon litté-
raire où fréquentent des auteurs publiés par ^{Vanier} ~~Vanier~~ ou même par le
Mercure et il fait le dégouté ! Tu n'es qu'un provincial, tiens.

-Dis donc, "ils" ne boivent que des liqueurs sucrées ? Ton père n'a pas
de la fine ?

Si, donc, il en a; de la fameuse et qu'il n'offre pas à ses invités.
Georges sait où il la cache; Rohel et lui vont discrètement dans la
salle à manger s'en verser un verre.

-Comment ça se fait que ta soeur ne soit pas là ?

-Elle n'assiste pas à ces petites réunions. Ça l'embête.

-Elle a bien raison. Je l'approuve entièrement. Elle est sympathique,
ta soeur.

-T'occupe pas de ma sœur.



13

BU
2013

- Donne m'en encore un verre.

- Ça suffit. Il va s'apercevoir qu'on a tapé dedans.

- Tu n'as pas de cran. Laisse-moi me servir. Non, vrai, tu n'as pas de cran.

- Ça va. Prends-en encore un verre. Mais c'est fini après.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

Lui-même ne se ressert pas.

Rohel revient dans le salon, l'estomac bien chaud et la tête de même.

J.H. Cormois finit de raconter ses souvenirs sur Guillaume Apollinaire.

Rohel l'écoute avec un extrême intérêt; il s'est bien carré dans un fauteuil, les jambes croisées, à hauteur du nez. Il a l'estomac bien chaud et la tête de même. J.H. Cormois finit de raconter des souvenirs sur Guillaume Apollinaire.

- C'est évidemment bien triste qu'il soit mort, dit Sybarys Tulle, surtout un jour comme celui-là. Il avait bien défendu son pays d'adoption, je le reconnais aussi, mais vous ne me ferez jamais prendre ces... calligrammes pour de la poésie. Je m'y refuse.

Il prononce kâligrâme et refise. Mademoiselle Brennuire a bien raison de ne pas venir à ces soirées; mais c'est un tort qu'elle ne soit pas là.

- Cette poésie moderne, continue l'autre; c'est l'œuvre de fumistes !

- Vous ne vous souvenez donc plus que vous-même, vous fûtes traité de fumiste... il y a trente ans ?

Bravo, Cormois. Ça m'est jeté ! il a compris le cœur de Rohel. Voilà un type bien et qui comprend les jeunes. Ce n'est pas une buse. Comment lui prouver sa sympathie ? lui montrer où se trouve cachée la fine du père Brennuire ?

La discussion sur la poésie moderne devient extrêmement vaseuse



L'assistance s'ézerve visiblement. La bénédicotine fait souvent cet effet là.

-Et si nous demandions l'avis de ces jeunes gens, propose triomphalement S.T.Caravant.

On se demande pourquoi il agit çà de cette voix victorieuse, peut-être parce que jusqu'à présent il n'a proféré que de grosses âneries et qu'il s'en est rendu compte ? Mais cela supposerait une certaine clairvoyance. Serait-ce donc qu'il pense triompher de Cormois en lui montrant que la jeunesse elle-même se moque de cette poésie moderne et préfère les vieux maîtres ? Il en est bien ainsi.

-Eh bien, Rohel, lui demande son vieux professeur, avez-vous seulement lu un poème de cet Apollinaire ?

La barbe. Il demande çà comme la date de la bataille de Fleurus. C'est rue de Fleurus que Rohel a rencontré pour la première fois Mademoiselle Brennuire. Quand on lui fichera la paix, il ira proposer à Cormois d'aller boire un verre ensemble.

-Voilà une question qui vous rend bien pensif, jeune homme, remarque ~~Tullius~~ Sybarys Tulle.

Il prononce pinsif ^{June} et aume.

-Rohel en sait plusieurs par coeur, dit Georges.

La vache.

-Vous sauriez réciter des vers... cubistes.... par coeur ?

La voix tullienne est teintée d'ironie, comme teintes les roses rouges du sang de son coeur quand il avait vingt ans et qu'il collaborait aux petites revues.

-On se demande comment cela peut-être possible, dit Minturne,





un essayiste au verbe rare et qui ne parlait qu'à bon escient.

-Nous serions vraiment heureux d'entendre M.Rohel nous dire quelques vers.

Monsieur Brennuire s'incline, courtois et moqueur. Il n'aime pas cet ami de son fils. C'est un petit coureur. Que dirait cet homme respectable s'il savait que Rohel a bu deux verres de sa fine cachée et qu'il a l'intention de lui en boire d'autres.

-Mais, je ne saurais pas. Georges voulait plaisanter....

-Allons, monsieur, pas de fausse honte.

-Nous sommes tout oreille.

Ce salaud de Brennuire. Il aurait bien pu lui dire que sa soeur ne venait jamais, à ces petites réunions. Quelle situation ridicule. Il se sent bien chaud à l'estomac, ~~et~~ à la tête.

-Vraiment, je ne sais pas, je ne sais pas.

-Ce n'est pas étonnant, dit Minturne. On ne peut évidemment pas réciter un poème cubiste.

-J'ai le droit de saluer des êtres que je ne connais pas/

Ils passent devant moi et s'accumulent au loin/

Tandis que tout ce que je vois m'est inconnu

Et leur espoir n'est pas moins fort que le mien

C'est Le musicien de Saint-Merry. J'ai bien chaud à la tête. Les bons-hommes suffoquent. M.Cormois, vous êtes mon homme. Je vous offrirai un verre de la fine du patron.

Tu pleurais assise près de moi au fond du fiacre/

Et maintenant

Tu me ressembles tu me ressembles malheureusement

Rohel sombre dans une vache mélancolie. Ça lui fait ~~mal~~ mal.





Qu'est-il venu faire ici ? Préparer une carrière littéraire ? Tu débarques de ta province, on le sait. Ça lui fait mal.

Cortèges ô cortèges

Les femmes débordaient tant leur nombre était grand

Il est déjà plusieurs femmes qui le suivent comme elles suivent le musicien de Saint-Merrey. La première il la connut le jour de l'Armistice. C'était au Havre. A Paris on enterrait ^{Wilhelm} ~~Guillaume~~ Kostrowitzsky. S'il avait su qu'elle ne viendrait pas....

Toi ma douleur et mon attente vaine

J'entends mourir le son d'une flûte lointaine

ainsi se termine le poème nommé Le Musicien de Saint-Merry.

Pendant que les autres discutaient, Cormois prend à part Rohel. Ce dernier l'entraîne dans la salle à manger et découvre la bouteille. -M. Brennuire ne reçoit pas très bien ses invités. Je vais vous faire les honneurs de la maison.

Il emplit deux verres. Ils trinquent avec cordialité.

-Voulez-vous me rappeler votre nom ?

-Rohel. Armand Rohel.

-Vous êtes étudiant ?

-Je prépare ma licence de lettres.

-Et vous écrivez des vers ?

-Naturellement.

Il sourit d'un air gêné comme s'il écrivait vraiment des vers et comme si ça l'intimidait d'écrire des vers. Mais il n'en écrit pas, des vers.

-Je serais heureux de les voir

-Et moi de vous les soumettre.

Il se sent maintenant très à l'aise. Si ce brave type veut voir des vers



17



de Rohel, Rohel lui en fabriquera quelques-uns. Ce qui est agréable dans l'alcool, c'est cette chaleur qui vous monte au sommet du crâne et qui vous tire vers le plafond. Tiens, voilà Brennuire père.



-Vous voyez, cher ami, nous ~~XXXX~~ faisons comme chez nous, dit Cormois.

-La récitation de vers modernes, doit s'accompagner de l'absorption d'alcool ancien, ajoute Rohel. C'est d'ailleurs moi qui ai mis monsieur à son aise.

Brennuire rit de travers. Il va s'é démâcher la gueule s'il continue à rire ainsi.

-Le vôtre est délicieux, cher monsieur. Il réjouit le cœur de la jeunesse d'avant-garde en la personne de ma modeste personne. O merveille, ce n'est plus un flambeau que l'ancienne génération tend à la nouvelle, mais une bouteille de fine Napoléon. Monsieur Brennuire, au nom du Cubisme, du Futurisme et du Dadaïsme, je vous en remercie très sincèrement.

Brennuire sourit en relevant le coin de la lèvre comme un ron-geur. Il se tourne vers Cormois.

-Je vous cherchais. Caravant voudrait vous poser une question. Il entraîne avec lui le grand hamme.

Rohel, resté seul, commence à bien s'amuser. Non, j'écidément, il ne deviendra jamais vieux. Il refuse absolument de devenir vieux, et d'écrire des vers. Voilà. Rien ne s'oppose à ce qu'il boive encore un verre. O merveille, ce n'est pas un flambeau que l'ancienne génération tend à la nouvelle, mais une bouteille de fine Napoléon. Parfaitement. Tiens, voilà Brennuire père remplacé par Brennuire fils. Ce cher Georges. Tu as une soeur épatante.

-Tu sais, mon père est furieux contre toi. Ça alors, ce qu'il peut être

17 (51)



furieux contre toi.

-Pourquoi ? Il n'est pas content ? Je lui ai fait des tas de compliments sur sa fine.

-Tu as vraiment trop de culot.

-Et toi, tu es un trembleur. Tu sais ce que je lui ai dit à ton père ?

Monsieur, lui ai-je dit, la chandelle suifeuse que la génération ancienne tendait à la nouvelle, vous l'avez avantageusement remplacée par une bouteille de bénédictine. C'est jeté, hein ? Je regrette que tu n'aies pas entendu ça *

-Tu es saoul.

-Et ta soeur ? Oh pardon, je ne voulais rien insinuer à propos de ta soeur, tu sais. Elle est épouvante, ta soeur. Moi je la trouve épouvante tu sais, ta soeur. Pourquoi n'est-elle pas venue ce soir ?

-Mon père m'a engueulé....

-Il a bien fait.

..... parce que je t'ai amené ici. Je crois qu'il aimerait autant que tu ne reviennes pas.

-Il me fout à la porte, quoi ! Parce que j'ai récité des vers d'Apollinaire ! Monsieur Brennuire m'a foutu à la porte parce que je récitais des vers de Guillaume Apollinaire.

-Tu ferais mieux de t'en aller, maintenant. Tu es saoul, tu vas faire des blagues. Ça ne serait pas chic si tu restais.

Rohel reste silencieux quelques instants, puis murmure :

-M. Brennuire m'a foutu à la porte parce que je savais par coeur le Musicien de Saint-Marry.

Il sort avec décision de la pièce, prend son chapeau et son pardessus, claque la porte derrière lui. Dehors, il se sent mieux.



C'est sûr qu'il ne refichera plus les pieds chez ce vieux putois. Et
bien !

Il va prendre son métro. Il s'offre une première. Il s'assied
en face d'une fort belle femme. Il a de la chance; elle aime les jeunes
gens et ça l'ennuyait de rentrer seule chez elle. Mais ^{oui} elle ne le lui
dira pas.

En remettant son caleçon le lendemain matin, Rohel fait cette
remarque curieuse qu'il a toujours de bonnes fortunes, le onze
novembre.

CHAPITRE III

Lorsque Vincent Tuquedenne débarqua du train du Havre, il était timide, individualiste-anarchiste et athée. Il ne portait pas de lunettes bien qu'il fût assez myope, mais laissait croître sa chevelure afin de témoigner de ses opinions. Tout ça lui était venu en lisant des livres, beaucoup de livres, énormément de livres.

Supportant mal au bout de son bras le poids d'une valise trop lourde pour ses muscles inexercés, il marcha d'un pas hésitant vers le petit hôtel de la rue de Caboul, près de la gare Saint-Lazare. Ses parents lui avaient retenu là une chambre, car ils connaissaient bien Madame Sabord, la directrice, et savaient qu'elle ne passerait à leur fils aucune infraction, même légère, à ce qu'ils considéraient comme les règles d'une conduite pure. Madame Sabord reçut Vincent Tuquedenne avec les signes conventionnels de la plus grande amabilité et lui donna la plus mauvaise chambre de sa boîte, une qui était obscure et près des cabinets. Tuquedenne eut l'idée que ce n'était pas celle que son père lui avait retenu, mais il n'osa protester et s'inclina devant la tromperie.

Il ne séjourna pas longtemps ~~xxx~~ en sa mansardeuse chambrette et s'en alla prendre le Nord-Sud pour se rendre au Quartier Latin. Il commit une erreur en descendant à Rennes croyant qu'il pouvait changer pour Saint-Michel. À part cela, il ne se débrouilla pas trop mal. Il prit sa première inscription de licence (ès lettres, nouveau régime). Il y passa sa journée considérant avec mépris la folle jeunesse qui

21

B1
01/02

l'entourait, avide de diplômes et stupidement chahuteuse. Ça n'était pas très différent de la rentrée des classes au Lycée du Havre.

Vers les quatre heures, il se trouva en possession d'un livret universitaire et d'une carte d'étudiant ornée de sa photographie. (Il ne se trouvait pas mal sur cette photo; il y avait bien l'air d'un lecteur de Stirner et de Bergson). L'horloge de la Sorbonne lui apprit qu'il était quatre heures cinq; il ne sût que faire jusqu'au dîner. Il monta le boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue Gay-Lussac, puis le redescendit jusqu'à la Seine. Ensuite il le remonta jusqu'à la rue Gay-Lussac, puis le redescendit jusqu'à la Seine. Il essaya le trottoir de gauche après avoir arpenté le droit. La nuit se coucha sur la ville. Vincent Tuqueienne continuait à tuer le temps à coups de talon, à piétiner ces minutes désastreusement vides qu'il ne savait même pas remplir avec des cafés-crèmes. A sept heures tapant, il pénétra dans le Chartier de la rue Racine, à lui conseillé par son père, et y absorba, assis à une table au premier étage à gauche en montant, un filet de hareng à l'huile, une andouillette aux pommes, un mendiant et un quart de vin rouge. Puis il alla prendre l'A I place Saint-Michel et rentra sans difficulté à l'Hotel du Tambour, comme ça se nommait.

C.A.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

Lorsqu'il eut ~~refermé~~ derrière lui refermé la porte de sa chambre, il constata qu'il n'y avait enfermé que lui-même. Il essaya de détruire sa solitude en rangeant ses objets de toilette, ses vêtements, ses livres. Il tenta de s'ealter en pensant qu'il logeait rue de Caboul et que cette ville est la capitale de l'Afghanistan; ça ne réussit pas. Il entendait tout le temps fonctionner la chasse d'eau. Il installa une petite table sous la lampe, prit un cahier tout neuf



et s'assit devant la page blanche qu'il égratigna de son écriture. Vincent Tuquedenne savait que ce jour était un grand jour et qu'il inaugurerait une nouvelle période de sa vie. C'est pourquoi il lui fallait un cahier neuf pour son journal. Il inscrivit donc Journal depuis le 12 Novembre 1920, puis recopia quelques épigraphes qu'il avait notées sur un petit carnet. Les voici :

Ce n'est jamais que le plus grossier qui est exprimé.

(Stendhal)

Ah! ton caractère a quelque chose de mystérieux et de sombre qui me fait frémir; Dieu sait les conséquences que tu tires de tant de lectures !

(Stendhal)

$\Delta\iota\chi\alpha\ \delta\prime\alpha\lambda\lambda\omega\nu\ \mu\omicron\nu\acute{o}\phi\omega\nu\ \epsilon\iota\mu\iota.$

(Eschyle)



Octave se croyait philosophe et profond.

(Stendhal)

Puis il voulut raconter cette première journée, mais il n'y parvint pas. Il avait un sacrément trop sacré cafard qui lui suçait la moëlle du crâne. Il s'était imaginé, il avait crû, il pensait que le premier jour qu'il passerait à Paris ou plutôt la première nuit, eh bien, c'est simple, il coucherait avec une femme. Il n'en avait pas été ainsi. Il n'en serait pas ainsi. A moins que la boniche ne monte en lui demandant d'un air hypocrite s'il ne désirait pas un cendrier, et cela voudrait dire que, frappée d'amour, elle venait s'offrir à ses caresses.

Ça n'en prenait pas le chemin.

Il entendit quelqu'un tirer la chaîne, à côté. C'était bien la

plus mauvaise chambre de l'hôtel et, lâche, il n'avait pas osé réclamer. Il est vrai qu'il n'y passerait qu'un mois et demi; ça pourrait se supporter un mois et demi, une chasse d'eau. Il ne parvenait pas à mettre sa journée en prose. Alors il écrivit un poème. Pas un sonnet à la démode mais un poème à la moderne, soit :

NOVEMBRE 1920

La vie est triste et saugrenue
Gestes élégants des employés de métro
Caboul capitale de l'Afghanistan
la chanson cesse
l'horloge continue
la clef
N°58
l'eau comme un torrent, l'eau qui dégringole
Mille sabords et mille tambours
Que nous sommes drôles
Nous
et comme elles sont loin ces paroles
Allons il est trop tard
O projets faits là-bas



qu'êtes-vous devenus ?

S O R T I E A D R O I T E

C'était court et pas très bon.

Il erra parmi les quelques mètres carrés de sa chambre, se déshabilla, se brossa les dents, chastement se coucha et s'endormit, le coeur dévasté, les reins mélancoliques, et ^{en} songeant que les usages

familiaux exigeaient de lui qu'il aille au plus tôt saluer sa grand mère qui habitait rue de la Convention.

Le lendemain matin il alla voir Jean Hublin qui ~~habitait~~ ^{avait loué} une chambre meublée rue Gallande. Il le trouva lisant un bouquin d'Allan Kardec.

-Sans blagues, tu deviens spirite ?

-Oh non. J'en prends et j'en laisse. C'est rudement intéressant. J'ai trouvé ça d'occasion.

-Je connais. Ce n'est pas sérieux.

-On en reparlera plus tard.

-C'est ça, tu verras que c'est de la blague.

-C'est ça, on en reparlera. Quand est-ce que tu es arrivé ?

-Hier à une heure. Je suis dans un hôtel rue de Caboul en attendant que mes parents viennent habiter Paris.

-C'est bien, ton hôtel ?

-Oui. Pas étudiant du tout. Des voyageurs, des gens de passage. Je n'aimerais pas habiter le Quartier.

-Où manges-tu ?

-Hier au Chartier. Après, je verrai. Je changerai.

-Moi, je mange ici. Viens voir.

Derrière un paravent se trouvait un petit fourneau à gaz et une grande casserole. Hublin en montra le contenu.

-Tu vois, j'ai fait cuire du riz pour huit jours. Je suis tranquille avec ça. De temps en temps, j'achète du poisson. Je mange pour presque rien, comme les Japonais.

-Alors, tu crois à la réincarnation ?

-Oui. Je suis végétarien, par principe.



25

B I
UNION

-Et le poisson ?

-C'est comme les Japonais.

-Le spiritisme, je sais ce que c'est. Tu t'en apercevras, ce n'est pas sérieux.

-Tu es pour le sérieux ?

-Je suis pour la vie. Ils détestent la vie, ces gens-là. Ils détestent la vie quotidienne.

-Ah que la vie est quotidienne, disait un poète que tu avais l'habitude de me citer l'année dernière.

-Un bien mauvais poète. Vive le métro et à bas la réincarnation!

-Tu n'es pas sérieux.

-J'aime la vie.

-Tu es depuis hier à Paris, hein ?

-Oui.

-Qu'est-ce que tu fais ?

-Qu'est-ce que tu veux que j'ai eu le temps de faire ?

-Je ne sais pas.

-Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

-Je vais à Sainte-Geneviève.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Une bibliothèque. Tu verras, c'est épatant. On y trouve tout ce qu'on veut. Il y a la bibliothèque de la Sorbonne, aussi. Dis donc, tu as choisi l'ancien ou le nouveau régime ?

-Le nouveau.

-Moi, l'ancien, c'est plus facile.

-Et moi, le nouveau c'est plus difficile.



26

B.J.
1912

-Alors, tu attaches de l'importance à ces examens?

-Non, bien sûr. Je m'en fiche de ces examens.

-Dis donc, tu es toujours bergsonien ?

-Je ne suis pas bergsonien. C'est une influence que je subis. Je suis dadaïste, aussi.

-Quoi ?

-He suis pour le mouvement Dada. Tu n'as pas lu la Deuxième aventure céleste de M. Antipyrine ?

-Et tu parles de sérieux ?

-Bien sûr. C'est sérieux.

-Ce que tu peux aimer le paradoxe !

-J'aime la vie.

-Qu'est ce que tu en connais de la vie ?

-Rien. C'est encore un paradoxe.

-Tu es trop fort. Et puis non, ton attitude est trop facile.

Moi, ce qui me hante, c'est la mort. Ou plutôt, la vie après la mort.

Tu n'as jamais fait tourner des tables ?

-Tu en es là ?

-Si on pouvait prouver expérimentalement la survie, ça serait une révolution spirituelle inouïe. Si on avait la certitude de vivre après la mort.... et de revivre.

-Non ? Tu crois qu'il y a des fantômes dans les doigts de pied d'une table ?

-Je ne sais pas. Ce sont des questions que je me pose.

-Je me les suis posées aussi. La réponse est négative.

-Tu es bien sûr de toi.

-Il y a tellement de fumisteries dans tout ce que racontent ces gens.



27

B11
D1107

Et puis, ils détestent la vie. Tu as lu Nietzsche?

-Oui. Je ne l'aime pas. Il est devenu fou.

-Plutôt une vie folle qu'une mort raisonnable !

-Tu parles rudement bien. Ça te permet de soutenir tes paradoxes.

-Tu viens déjeuner avec moi ?

-Non, mon vieux. J'ai si peu d'argent. Tu sais, je suis obligé de m'arranger comme ça. Du riz, du poisson.

-Je croyais que c'était à cause de la réincarnation.

-C'est à cause des deux.

-Tu ne sors pas non plus?

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

-Non, mon vieux. Je vais rester à lire.

-Tant pis. Dis-moi, où est-ce la Bibliothèque Sainte-Geneviève ?

-A gauche du Panthéon, en venant de la rue Soufflot.

-Et c'est public ?

-Oui. Tu verras, on y trouve tout ce qu'on veut. aussi tu as le droit d'aller à la Bibliothèque de la Sorbonne.

-C'est intéressant, ça. Eh bien, au revoir.

-On se verra ~~le~~ ^{lundi} au cours de Lalande ?

-C'est ça. ~~le~~ ^{lundi} au cours de Lalande.

-Au revoir, mon vieux.

-Je vais au Chartier, tu sais celui de la rue Racine. Au revoir.

-Au revoir, mon vieux.

CHAPITRE IV

-Je suis vraiment navré d'avoir déjà fixé mon choix. Vous me paraissez être un garçon intelligent et débrouillard. Je crois que nous nous serions bien entendus. Mais, que voulez-vous, j'ai donné ma parole.

-Je regrette, aussi, monsieur.

-Vous pouvez toujours me laisser votre adresse. Si j'ai besoin de quelqu'un, je vous ferai signe.

-Très bien, monsieur.

-Alors vos nom, prénoms et adresse ?

-Rohel avec un h au milieu, Armand, collège Sully.

-Tiens, collège Sully.

-Oui, je suis maître d'internat.

-Ah, maître d'internat ! Je comprends que vous désiriez trouver une autre situation, une situation ayant plus d'avenir. Tout s'explique !

-Comme vous dites, monsieur, tout s'explique.

M. Martin-Martin fronça les sourcils, légèrement. Ce jeune homme se fichait de lui, légèrement. Il n'était pas antipathique ce garçon.

-Mais, que voulez-vous, je me suis engagé, je ne peux retirer ma parole. Mais comme je vous l'ai promis, le cas échéant, je vous écrirai.

Le jeune homme, il se nommait Armand Rohel, avait-il dit, se leva, salua et disparut. M. Martin-Martin resta quelques instants pensivement pensif, puis il appela sa dactylo.

-Comment avez-vous trouvé ce candidat ?





-Il est assez joli garçon, lui répondit-elle.

-Ah, ces bas de soie, dit-il en regardant les jambes de cette jolie fille, ils me feront tourner la tête. Vous pouvez disposer.

Elle sortit en se déhanchant. M.Martin - Martin resta de nouveau quelques instants pensivement pensif, puis, prenant son pardessus et son melon, sortit.

Il faisait frisquet, un petit temps de Novembre quoi : il se rendit à pied jusqu'au boulevard Sébastopol. Il prit le 8 et descendit au Luxembourg. Un petit vent sec glaçait bancs et chaises et chassait du jardin les derniers promeneurs. M.Tolut n'était pas de leur nombre. M.Martin - Martin quitta ce lieu, quelque peu maussade. Mais il était pas homme à se décourager facilement, il se dit qu'un petit grog ne lui ferait pas de mal et que d'ailleurs, c'était un excellent remède contre la grippe. Pour prendre sa pharmacie tout à son aise, il choisit le Soufflet. Tout en déglutissant l'américain qu'Alfred lui avait servi, M. Martin-Martin regardait négligemment autour de lui. Cette fois encore, il fut déçu. Alfred s'approcha de lui.

-Monsieur cherche quelqu'un ?

-Non, Alfred, je vous remercie. Nous voilà en plein hiver.

-Un bien mauvais hiver, allez, monsieur.

-Vous croyez que l'hiver sera mauvais, Alfred ?

-Oui, monsieur, à cause des planètes.

-Voilà qui est bien intéressant.

-C'est un véritable télescopage de planètes, monsieur. Allez, nous aurons un bien mauvais hiver.

-Combien, vous dois-je, Alfred ?





M. Martin - Martin lui laissa généreusement quelque chose pour boire. Il revint le lendemain vers la même heure. Le froid était devenu plus froid.

-Vous voyez monsieur ce que je vous disais hier, lui dit Alfred en lui servant un américain. Et ça deviendra pire.

-Vous ne jouez pas aux courses, Alfred ?

-Monsieur a deviné tout de suite.

-Naturellement, j'ai deviné.

-Monsieur est très fort. En effet, je ne joue pas aux courses. Ce fut un drame dans ma famille, monsieur. Mon père se ruina avec les chevaux comme d'autres avec les poules, avec les cocottes comme on disait dans ce temps-là. C'était bien avant la guerre. Monsieur, s'en souvient certainement ?

-Ah, les cocottes, soupira M.Martin-Martin.

-Mon père se ruina, monsieur. Je dirais même mieux : il se suicida. Ce fut terrible. A son lit de mort, je jurai de ne jamais jouer aux courses. J'avais quinze ans. J'ai tenu ma promesse jusqu'à ce jour, mais...

-Mais ?

-Je prépare en secret un système infailible pour gagner à Longchamps, Vincennes, Auteuil et Enghien. Et lorsque ce système sera bien au point, je regagnerai tout l'argent que perdit mon père en tenant compte de la hausse du coût de la vie, naturellement.

-Et sur quoi, basez-vous votre système ?

-Tout d'abord sur la situation géographique des champs de course, et l'orientation des courants magnétiques qui les traversent; puis sur la marche des planètes; enfin, sur toute une série de recherches statistiques





portant sur les initiales des noms de chevaux gagnants, leur numéro d'ordre, la couleur des ^{les} casaques de leurs jockeys et coetera et coetera.

-Vous pensez avoir bientôt fini ?

-Dans deux ou trois ans, monsieur.

-Vous me servirez un petit café bien noir et bien chaud, dit la voix aigrelette d'un consommateur qui venait de s'asseoir.

-Ah par exemple ! s'exclama M. Mattin-Martin. Mais c'est M. Tolut !

-Il me semble vous reconnaître, dit ce dernier d'un air soupçonneux.

-Je suis M. Brabbant. Vous savez bien, la bataille de Bapaume, les voyages au long cours...

-Oh très bien, très bien. Je suis enchanté de vous revoir. J'ai si peu de relations à Paris que cela me fait plaisir de rencontrer quelqu'un de connaissance.

-De même pour moi. Pas de parents, pas d'amis - seul au monde. Permettez-moi, cher Monsieur, de vous appeler mon cher Tolut !

-Mon cher Brabbant !

Ils se regardèrent d'un oeil ému.

-Savez-vous jouer au billard, mon cher Brabbant ?

-Mais comment donc, répondit Brabbant.

-Eh bien, allons nous mesurer.

M. Tolut était très excité.

Ils allèrent tous deux au Ludo et durent attendre un certain temps avant qu'un billard ne fut libre. L'ancien combattant de soixante-dix dut s'incliner devant l'officier de l'instruction publique qui le battit de vingt-sept points sur cent. Ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre. Le lendemain, M. Tolut remporta une nouvelle victoire,





et le surlendemain, M. Brabant dût de nouveau s'avouer vaincu; trois jours après, il se voyait obliger d'accepter une avance de vingt cinq points et malgré cela, mordit encore la poussière qui saupoudre par couches inégales le parquet du Ludo.

-Demain, je prendrai ma revanche,

-Non, ^{non} cher Brabant...



-Il s'en est fallu de peu aujourd'hui.

-Oui, mais demain, c'est dimanche et je ne pourrai pas venir.

-Eh bien, à lundi, dans ce cas.

-Je vais voir mon beau-frère.

-ah oui, vous m'en avez parlé. C'est lui qui reçoit ces poètes d'avant-garde, ces... symbolistes ?

-C'est cela. Figurez-vous même que l'autre jour il avait invité un ami de son fils, et ce jeune homme nous a récité un poème complètement incohérent d'un certain Apollinaire. Il paraît que les jeunes gens aiment ça. Ils appellent ça de la poésie cubiste.

-Non, ce n'est pas possible !

-On se demande comment une poésie peut être cubiste, n'est-ce pas ?

~~Et rien.~~ Ça n'a ni rime ni raison. Ce sont, si j'ose dire, des vers qui ne sont pas piqués des vers !

-Très bien, très bien.

-Et figurez-vous que ce jeune homme ~~xxx~~ je l'ai eu comme élève au Lycée du Havre. Une singulière coïncidence, n'est-ce pas ? C'était un gentil garçon, mais la jeunesse actuelle a complètement perdu la tête. A quel désordre n'assistons-nous pas ! Tout est mélangé : tout, le temps, les classes sociales, tout. Le monde ne retrouvera son équilibre que lorsqu'il neigera le jour de Noël.

-Mais alors, dit Brabant songeur, ces poètes... cubistes sont encore

plus... incohérents que les poètes... symbolistes ?

-Ça ne se compare pas, voyons.

-~~Ça~~^{ça} doit être bien curieux, dit Brabbant encore plus songeur.

-Vous vous intéressez beaucoup à la poésie, constata subitement Tolut,
subitement frappé du tour subit qu'avait pris la conversation.

-C'est tout simplement mon violon d'Ingres, affirma Brabbant.

-Seriez-vous poète, demanda Tolut suffoqué de cette révélation singulière.

-Non pas, non pas. Mais je les lis. J'entends : les poètes. Ça me repose
des fatigues de la journée. Non seulement la poésie m'intéresse, mais en-
core les poètes. Tenez, j'aimerais bien rencontrer ces... symbolistes que
reçoit votre beau-frère.

-Mais rien de plus facile ! criailla Tolut. Venez donc ~~demain~~^{jeudi} prochain.
Mon beau-frère sera enchanté.

-Je ne voudrais pas être indiscret.

-Mais pas du tout. Je lui en parlerai demain. Rien de plus facile. Il sera
certainement enchanté. Et entendu pour lundi ?

-Entendu pour ~~lundi~~^{jeudi}, mon cher Tolut et merci de votre invitation.

-De rien, de rien.

Tolut s'était mis en retard pour dîner; il se sauva. Brabbant, lui, sortit
sans se presser. Il dîna dans un restaurant quelconque, puis alla s'asseoir
au Soufflet. Alfred lui servit un café noir.

-Croyez-vous Alfred que l'on puisse prévoir le succès de ce qu'on entre-
prend ?

-Cela dépend des planètes, monsieur. Et aussi des statistiques.

-Lesquelles ?

-Cela dépend, monsieur. Si monsieur veut me donner quelques détails sur
cette entreprise, je pourrais peut être le renseigner.





-Eh eh, c'est que ce n'est pas facile à dire.

-Voilà déjà un détail.

-Je vous dirai même, Alfred, que cette entreprise doit rester secrète.

-Très important, mais ça ne suffit pas. Pourriez-vous me dire par exemple quand elle commencera ?

-Elle est déjà commencée. Elle est commencée depuis quelques jours.

-Vous souvenez-vous du jour et de l'heure ?

-Le onze novembre vers six heures du soir.

-Vous ne vous souvenez pas exactement de l'heure ?

-Il devait être à peu près six heures.

-Du matin ?

-Du soir.

Alfred regarda le plafond.

-Doit rester secrète. Commencée depuis le onze novembre à dix-huit heures.

Il sortit de sa poche un carnet dont chaque page, couverte de chiffres, portait de multiples traces d'empreintes digitales. Alfred, le feuilletait de son index droit mouillé de salive.

-Il faudrait, expliquait-il, que je fasse de longs calculs pour vous donner une réponse absolument précise, c'est-à-dire combien vous avez de chances sur mille pour que votre affaire réussisse. Maintenant, je peux vous donner tout de suite une réponse plus vague, c'est-à-dire combien vous avez de chances sur dix.

«Çà me suffit, dit Brabbant, çà me suffit.

-Alors c'est très facile. J'ai là des comptes - faits, comme qui dirait des tables de logarithmes. Voyons-voir. Ah, voilà.

Il sourit.

-Monsieur est né un jour impair ?





-Oui, un premier-

-Et un mois impair ?

-Comment ça ?

-En janvier ? en mars ? en mai ?

-Vous y êtes.

-Monsieur est né le 1er Mai ?

-Exactement.

Eh bien, il y a neuf chances sur dix ^{pour} que ce que vous entreprenez réussisse ; mais pas de la façon dont vous croyez.

Brabant s'en alla pensivement pensif et coiffé d'un melon.



36

BII.
UNION

CHAPITRE V

15 Novembre -	café	1.-
	déjeuner	5.90
	tabac	1.-
	tisons	0.20
	métro	1.-
	diner	6.30
	journal	0.15
16 Novembre	café	1.50
	déjeuner	5.30
	tisons	0.20
	métro	1.-
	dîner	5.50
	journal	0.15
17 Novembre -	café	1.-
	barbe	1.-
	<u>l'Ordre Naturel</u>	0.25
	déjeuner	4.65
	tabac	1.-
	tisons	0.20
	métro	1.-
	diner	5.15
journal	0.15	
18 Novembre	café	1.-
	déjeuner	5.90



	tisons	0.20
	métro	1.-
	dîner	5. francs juste
	journal	0.15
19 Novembre -	café	1.-
	barbe	1.-
	déjeuner	4.75
	tabac	1.-
	tisons	0.20
	métro	1.-
	dîner	6.05
	journal	0.15
20 Novembre -	café	1.-
	déjeuner	5.30
	<u>Le Libertaire</u>	0.20
	tisons	0.20
	métro	1.-
	dîner	5.90
	journal	0.15



ainsi vivait Vincent Tuquedenne.

X Il descendit un jour de décembre le boulevard Saint-Michel lorsqu'en passant devant la Source, il se cogna dans un groupe de jeunes consommateurs qui se préparaient à consommer des consommations en ce café célèbre.
-C'est lui-même ! s'écria l'un de ces jeunes gens. C'est notre grand homme!



Tuquedenne reconaut alors Muraut qu'accompagnaient Ponsec et deux inconnus.

-Voilà Tuquedenne, leur dit Muraut. Prix d'excellence de philo. ———

C'est un type qui a tout lu.

Et s'adressant à Vincent.

- Celui-là, c'est Wullmar; il fait son P.C.N. avec nous et celui-là c'est un collègue à toi. Brennuire.

-Vous faites votre licence de philo ? demanda poliment Tuquedenne.

-Oui. Je crois bien vous avoir vu au cours de Lalande.

-C'est possible. Il prépare le certificat de logique.

-Je vous ai reconnu à cause de vos cheveux.

-Tu devrais bien te les faire couper, dit Ponsec. Ça fait sale.

Tuquedenne ne répondit pas.

-Alors, tu entres avec nous, proposa Muraut, On va boire un demi.

Il avait été avec Ponsec, l'un des cancre les plus notoires du Lycée du Havre et tous deux n'avaient réussi à passer leur bachot qu'à la suite de tentatives répétées et de pénibles efforts. Ils comptaient maintenant faire de nombreuses années de médecine et prolonger leur séjour au Quartier Latin jusqu'à un âge avancé.

Tous les cinq s'installèrent dans la salle du fond. Deux types jouaient au billard, mal.

-Alors, mon vieux, où habites-tu ? demanda Muraut.

-Rue de Caboul.

-Où ça se trouve, ça ?

-A côté de la Gare Saint-Lazare

-C'est une drôle d'idée, dit Ponsec. Nous, on habite rue Gay-Lussac, sauf Brennuire. Lui, il habite chez ses parents.





- C'est plein de bordels du côté de la gare Saint-Lazare, dit Brennuire.
- Çà ne manque pas, dit ~~XXXXXX~~ Tuquedenne d'un air entendu bien qu'il eût été incapable de donner une seule adresse.
- Alors vous faites votre licence de philo, demanda Brennuire
- Oui.
- Je connais un type du Havre qui la fait aussi. Rohel. Vous le connaissez?
- Si on le connaît ! s'exclamèrent les autres. Çà c'est un type.
- Je ne l'ai jamais rencontré à la Sorbonne, dit Tuquedenne.
- Il n'a pas beaucoup le temps d'y aller. Il est pion.
- Çà c'est un type, répéta Muraut.
- Et Hublin, qu'est-ce qu'il devient ? demanda Ponsec.
- Il fait aussi sa licence de philo, répondit Tuquedenne. Il est devenu spirite. Il ne mange que du riz et fait l'apologie de la chasteté.
- Les autres s'esclaffèrent.
- C'est le type à long cheveu qui est toujours avec vous ? demanda Brennuire.
- C'est çà.
- On vous a repérés tous les deux, vous comprenez.
- De nouveau les compatriotes ^{s'}tapèrent sur les cuisses. Quant à Wullmar, il ne daignait rire et demeurait muet.
- Vous êtes aussi spirite ?
- Pas du tout.
- Il est bergsonien, dit Muraut.
- Quand on fait sa licence de philo, il est préférable de ne pas avoir d'opinions personnelles, remarqua Brennuire.
- Vous n'en avez pas ? lui demanda Tuquedenne stupéfait.





-J'ai celle des profs. C'est plus prudent.

-Pour moi, ça ne compte pas beaucoup.

-Ça compte. Pour les examens.

-Brennuire a raison, intervint Muraut. Vous êtes là pour apprendre et non pour faire les excentriques.

-Je me doute bien que pour faire son p.c.n. il n'y a pas besoin d'être excentrique, dit Tuquedenne.

-Il croit qu'il n'y a que les imbéciles qui font leur p.c.n. dit Wullmar sans quitter des yeux son demi. Il m'emmerde avec sa philosophie.

Tuquedenne sourit. Il fallait mieux prendre ça pour une plaisanterie.

Les autres se mirent à parler poules. Muraut venait de plaquer une gosse qui travaillait chez la papetière du coin de la rue Saint-Jacques; elle courait après lui, mais il n'avait pas envie de se laisser coller. Quant à Ponsoe, il avait le béguin pour une petite mulâtresse qui faisait son p.c.n. Il comptait arriver bientôt à ses fins, car elle lui avait laissé entendre qu'elle le trouvait beau gosse. Brennuire émit quelques doutes sur l'exactitude de cette assertion, puis fit l'éloge des amours ancillaires et ne cacha point que chaque soir la bonne de ses parents lui accordait ses faveurs. Wullmar, lui, fit l'éloge des maisons de tolérance. Là-dessus, Muraut remarqua que les églises catholiques devraient s'appeler des maisons d'intolérance. Brennuire l'accusa d'avoir chipé ce bon mot quelque part.

Ils bavardèrent encore un moment de cette libre façon; puis se séparèrent les p.c.n. d'un côté, Brennuire de l'autre et Tuquedenne d'un troisième. Tuquedenne les quitta de fort mauvaise humeur, puis ne tarda pas à tomber dans un état d'extrême dépression. Il se reprochait :



premièrement, d'avoir parlé ironiquement de son meilleur ami, ce qui était de la bassesse;

deuxièmement, de ne pas avoir engueulé ce Wullmar lorsqu'il lui avait dit qu'il l'emmerdait, ce qui était de la lâcheté;

et troisièmement, il reprochait aux autres leurs aventures sexuelles. Il rumina toute la journée sans pouvoir sortir de ces deux constatations qu'il était vierge et lâche. Le soir, en prenant le métro, il se croyait décidé à tout : une femme allait tomber dans ses bras. Mais lorsqu'il rentra chez lui, il était toujours vierge et lâche.

Le lendemain, il rencontra Hublin.

-J'ai vu Muraut et Ronsec hier, lui dit-il. Quels crétins avec leurs histoires d'étudiants. Ils parlent poules et sport et veulent faire croire qu'ils sont déjà des carabins. Ce que je peux avoir horreur de ce genre-là !

-Muraut n'est pas un méchant type.

-Il y avait avec eux un ami de Rohel qui fait sa licence. Il se vante de ne pas avoir d'opinions personnelles, seulement celles des professeurs. C'est le genre parisien arriviste, tu vois ça d'ici.

Hublin ne faisait guère attention à ce que lui racontait Tuquedenne. Celui-ci se tût et tous deux marchèrent quelque temps en silence.

-Si tu étais vraiment bergsonien, dit tout à coup Hublin, tu devrais être spirite.

-C'est possible, mais je ne suis pas vraiment bergsonien.

-Enfin, je voulais dire que tu devrais t'intéresser aux recherches psychiques. Tu ne peux pas négliger cette partie-là de la psychologie.

-Ça ne prend pas. Ce n'est pas par intérêt scientifique que tu t'en



occupes, mais par intérêt sentimental.

- Oui, bien sûr. Si l'on pouvait démontrer la survivance de l'âme, pendant seulement quelques jours, ce serait énorme.

- Je m'en fiche. Ce qui m'intéresse, c'est la vie, la vie sur cette terre. Le reste; ce sont des doctrines de malade, comme le dit Nietzsche.

- Alors tu crois que je suis malade ? Et Nietzsche, est-ce qu'il n'est pas devenu fou ?

Ils étaient arrivés au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Saint-Jacques lorsque deux maquereaux en casquette et gabardine bleue les dépassant, se retournèrent sur eux. L'un dit :

- Ils en ont une touche ces deux-là, avec leurs cheveux mal coupés.

L'autre dit :

- C'est dégoûtant à voir.

Puis tous deux passèrent leur chemin en ricanant.

Tuquedenne et Hublin continuèrent leur discussion comme si rien ne s'était passé. Mais Tuquedenne rentra chez lui encore plus déprimé que la veille, rêvant de meurtres et se demandant si Hublin était encore plus lâche que lui. Mais Hublin rêvait également de meurtres, et croyant que ses pensées se matérialisaient quelque part, tentait de les compenser par des sentiments altruistes.

Le quinze décembre, Vincent Tuquedenne acheta la collection complète de Littérature: comme disait l'un des collaborateurs "Il n'y a pas de raisons pour vivre, mais il n'y a pas de raisons de mourir non plus". Le dix-sept du même mois, Vincent Tuquedenne but un café, soit un franc, déjeuna pour la somme de cinq francs trente, acheta un paquet de tabac de un franc et une boîte d'allumettes - tisons de zéro franc



vingt centimes, prit deux fois le métro, soit un franc; dîna pour la somme de six francs dix centimes et acheta le Journal. Cette dernière dépense s'élevait à zéro franc quinze centimes.

Le dix huit, il partit pour le Havre, car c'étaient les vacances et de plus ses parents déménageaient. A partir du premier janvier, ils devaient habiter rue de la Convention chez la grand mère Tuquedenne parce qu'à ce moment-là, les journaux parlaient de la crise des logements. Le jour du départ, il alla une dernière fois contempler la mer en essayant de fumer une pipe qu'éteignait une pluie insistante. Puis il prit le tramway, puis il prit le train, et les voyageurs parlaient de Landru. La semaine qui suivit Noël, il la passa à l'hôtel du Tambour, mais cette-fois-ci Madame Sabord lui donna une chambre convenable. Ce fut une semaine terriblement ennuyeuse. Puis eût lieu l'emménagement, puis très rapidement, on s'installa dans de nouvelles habitudes.



CHAPITRE VI

Ce monsieur-là, ça n'aurait aucun intérêt de vous dire au juste depuis combien de temps il vient ici. Tout ce qu'il y a, c'est qu'il vient et chaque fois qu'il vient, il me parle et on cause; il s'intéresse à ce que je lui dis, et moi j'ai l'air de m'intéresser à ce qu'il me dit, bien qu'il ne me raconte jamais ce qu'il fait, ce qu'il est, d'où il vient, où il va, ni quelle est sa profession. J'ai beaucoup de clients, des vieux et des jeunes, des hommes et des femmes, des gros et des minces. Au début de l'année, ça se renouvelle un peu; des étudiants partent, d'autres arrivent, des vieillards meurent, des hommes vieillissent. Quand vient le mois de janvier, c'est pour ainsi dire toujours les mêmes qui viennent à mes tables. Cette année, il y a un groupe de jeunes gens qui s'occupent de politique et puis un autre qui s'intéresse à la littérature et puis un autre qui s'intéresse aux sports et vous parlent femmes; c'est toujours comme ça, chaque année; quoiqu'il advienne, chaque espèce est représentée. Même pendant la guerre, c'était comme ça. C'est pourquoi je m'occupe de statistiques. Ils sont comme ça cette année, eh bien ! je suis sûr que l'année prochaine, il y en aura des nouveaux et les uns parleront de trucs littéraires et les autres de trucs politiques et les autres de machins sportifs et tous des petites poules, sans compter ceux qui ne disent pas grand'chose et qui sont toujours représentés. Ceux-là on se demande quelle sorte d'études ils font et ce qu'ils ont dans la tête, mais après tout, ça ne me regarde pas. Et puis, il y a les vieux, ceux qui viennent depuis des quinzaines d'années et qui ont pris des habitudes, à force. Et puis, il y a aussi





les femmes. Les unes, ce sont de petites poules que leurs amis amènent ici; les autres elles sont en carte et ne font pas beaucoup d'affaires, ma foi. Mais si j'étais une femme et que je tombe dans la débine et la prostitution, sûr que je n'écoulerais pas mes hauts talons dans le Quartier; ça ne rapporte pas assez. Elles sont gentilles avec moi; il faut bien, elles restent là des journées à boire un bock, ça ne fait pas beaucoup de pourboire finalement. Si tout le monde était comme ça, on ne ramasserait pas grand'chose dans sa journée; d'autant plus qu'au Quartier tout le monde a tendance à être comme ça. Ce qui peut s'en perdre du temps dans un café comme ici, c'est à ne pas croire.

Cette année, il y a une chose que je trouve drôle. Aucun de ces jeunes gens n'a fondé de revue. Je crois bien que c'est la première fois que ça se passe comme ça. Ce que j'ai pu en voir se fonder des revues ! Mais je me suis laissé dire que maintenant ça ne se passe plus au Quartier et que la jeunesse à la page, la jeunesse qui s'y connaît, ne vient plus du tout par ici et préfère des quartiers plus excentriques. Enfin, ça la regarde; voir fonder des revues ou ne pas en voir fonder, ça ne me fait ni chaud ni froid, vous comprenez bien.



Pour revenir à ce monsieur, il a commencé à venir au début de l'année dernière, au début de l'année scolaire, naturellement. Moi, je compte par années scolaires forcément; en octobre on arrive et puis en juillet on part. C'est donc vers octobre qu'il a commencé à venir. L'année dernière, il ne venait jamais. Il est venu tantôt seul, tantôt avec un autre monsieur dans son genre. Tous les deux, ce sont des messieurs âgés et qui parlent bien. J'ai l'impression que ce n'est



46



pas par hasard qu'ils ont fait connaissance, mais que c'est lui qui le voulait ainsi. Lui, c'est le premier dont je parlais. Il s'appelle M. Brabbant et l'autre s'appelle M. Tolut. Eh bien, c'est une impression que j'ai, mais je pense que M. Brabbant a voulu faire la connaissance de M. Tolut. Et pourquoi ? Ça ne me regarde pas, bien sûr et pourtant je me souviens qu'un jour de cet hiver, M. Brabbant me demandait comme ça si je croyais que son entreprise réussirait et moi je lui ai demandé quelle sorte d'entreprise c'était; alors il m'a répondu que c'était un secret. J'ai sorti mon carnet de ma poche et je lui ai répondu qu'il y avait bien des chances ^{pour} que ça réussisse, mais pas de la façon qu'il pensait. Mais il ne m'avait pas dit de quoi il s'agissait. En tous cas, ma réponse était exacte, et c'est sûr qu'il y a bien des chances pour que ça réussisse ^{pas} de la façon dont il croit. Depuis ce temps là, je les revois bien souvent tous les deux; ils viennent vers les six heures et demi, sept heures et ils prennent l'apéritif ensemble. Avant, ils jouent au billard et après, ils viennent ici. C'est tous les jours comme ça. Ils bavardent ~~et~~ et j'ai appris que M. Tolut est bien plus fort au billard que M. Brabbant. Depuis quelque temps, ils viennent à trois, Tous les soirs, ils sont là; je m'arrange pour qu'ils aient leur table, ils s'assoient, bavardent et boivent leur pernod. Le troisième s'appelle M. Brennuire. Ils ont l'air tous les trois de vieux camarades et pourtant moi je sais que ça ne fait pas six mois qu'ils se connaissent, ou du moins qu'ils connaissent M. Brabbant parce que les deux autres, ils se connaissent depuis longtemps déjà vu que l'un a épousé la soeur de l'autre. Moi, je les appelle les deux beau-frères, et l'autre je l'appelle l'entrepreneur, puisqu'il entreprend quelque chose. Bien sûr

que c'est un jeu de mot et qu'il n'est pas très bon. Eh bien donc, ils viennent là tous les trois quasiment tous les soirs et je leur sers le pernod. Eux, ils bavardent. Ils discutent politique, littérature et du temps qu'il faudrait qu'il fasse et puis aussi à propos de Landru. Les sports, ils n'ont pas l'air de s'y intéresser beaucoup et des femmes, ils n'en parlent qu'avec un petit ton cochon. Je comprends ça qu'ils ^{ne} s'intéressent pas aux sports, mais ils pourraient parler des femmes sur un autre ton. Ils ne font guère qu'en parler parce que pour la chose ils ont l'air plutôt fatigués, sauf H. Brabant qui court après les petites filles à ce qu'il me semble. Je crois que ça dépend des planètes. Ceux qui naissent sous une planète, ils vont fort avec les femmes jusqu'à un âge avancé, ceux qui naissent ailleurs, ils vont mou dès leur jeunesse. C'est comme ça partout dans la vie; on est ci ou ça à cause des planètes et des étoiles. Et puis, faut tenir compte de la statistique. Mais naturellement la statistique avec les chevaux ça va, puisque c'est imprimé et que ça se fait officiellement. Quand il s'agit de savoir qui c'est qui fait l'amour et combien de fois par semaine et depuis quand, alors bien ~~xxx~~ ^{sûr} qu'il n'y a plus de chiffres officiels et qu'on ne peut plus en parler qu'un petit peu au hasard, sans base scientifique sérieuse. Naturellement, moi si je voulais je pourrais faire aussi des statistiques là-dessus, mais je m'occupe surtout d'une autre branche de la science. À propos de science, j'ai lu des articles dans les journaux à propos de cet allemand qui se nomme Einstein et de sa relativité. C'est à la mode en ce moment et il paraît qu'il n'y a rien à y comprendre. J'ai entendu dire à un monsieur qui se dit très au courant que ça ne tiendrait pas devant les faits et quand il était huit heures dans

une gare, il n'était pas huit heures moins cinq dans le train même si ce train allait très vite. C'était son raisonnement. Il paraît que cet Einstein parle toujours de trains et d'horloges et qu'on finit par ne plus s'y reconnaître. Moi, mon système sera scientifique et avec mon système, on gagnera aux courses à coup sûr. Il sera basé à la fois sur les courants magnétiques, sur les planètes et sur la statistique, ce qui fait que tout étant prévu, on sera sûr de gagner. Avec mon système, je regagnerai tout l'argent qu'on a volé à mon père plus les intérêts composés et après j'irai m'installer à la campagne à moins que je ne revienne ici, ce qui n'aura plus aucune importance.

Pour revenir à Einstein, j'ai entendu des jeunes gens qui disaient comme ça : Ça bouleverse toutes les conceptions admises jusqu'à présent. Mais je connais l'antienne, et dans dix ans d'ici, je sais bien que leurs jeunes frères viendront boire des café-crèmes en se sentant le cœur déchiré par quelque cruelle ou par une grande ambition et ça ne sera pas la relativité qui y changera grand'chose. Car je suis moi un philosophe et on ne se doute pas quelle expérience du monde peut avoir un vieux garçon de café. Rien ne bouleverse rien. Même la guerre. J'ai passé la guerre ici, et bien il y avait les gothas et puis la Bertha, la clientèle était un peu différente, il venait des aviateurs et des américains. Moi, je restais garçon de café. Ce n'est pas Einstein et sa relativité qui me feront être autre chose. Pour revenir à l'entrepreneur, j'ai remarqué une chose curieuse, c'est qu'il a l'air beaucoup plus ami avec M. Brennuire qu'avec M. Tolut. C'est peut être qu'il sympathise plus avec l'un qu'avec l'autre, à moins que ça ne soit pour une autre raison. Enfin, tout ce que je vois là-dedans, c'est que



ça me fait un groupe de nouveaux clients, bien fidèles et bien réguliers ce qui compense la médiocrité des pourboires, car ces messieurs, à ce point de vue, n'ont pas la main très large.

Voilà, ils viennent et ça fait du monde. Il vient des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des gros, des minces. Moi, je leur sers à boire. Ce que j'entends, ce que je vois, ça ne change rien à ce que je pense. J'ai déjà tout vu. Ce que j'entends, ce que je vois, ça ne me regarde pas. Je leur sers à boire et je fais mes calculs. D'ici deux ou trois ans, j'aurai terminé, mon système sera au point et je reconstituerais la fortune de mon père. Après ça, je me retirerais à la campagne à moins que je ne revienne ici, ce qui n'aura plus aucune importance.





CHAPITRE VII

- Tiens Tuquedenne n'était pas là, dit Brennuire en sortant du cours de Brunswick.
- Je ne l'ai pas vu une seule fois depuis qu'il est à Paris, dit Rohel. Il doit être emmerdant, non ?
- Il n'est pas bien drôle, dit Brennuire, mais il connaît la littérature moderne encore mieux que toi.
- Sans blagues, dit Rohel.
- Oui, dit Brennuire. Il est dadaïste.
- L'autre jour, tu m'as dit qu'il ne lisait plus que Leibniz.
- Eh bien, quel rapport ?
- C'est vrai, il n'y a pas de rapports.
- Je vais retrouver Wullmar au Cluny. Tu viens ?
- Je n'ai pas beaucoup de temps. Quelle vacherie. Ce n'est pas drôle ce que je fais, je ne sais pas si tu te tends bien compte.
- Wullmar était déjà là, devant un demi.
- Ça me dégoûte la bière le matin, dit Rohel
A la tienne
~~Wullmar était déjà là, devant un demi.~~, dit Wullmar et il vida son verre.



Rohel n'aimait pas Wullmar car il désirait conquérir sa sympathie; l'autre repoussait ses avances. Il restait en général enterré dans un mutisme dont il ne sortait que pour proférer des phrases en général désagréables pour quelqu'un ou pour quelque chose. Brennuire appelait ça une attitude; mais il aurait bien voulu en avoir une, d'attitude. Cette fois-là encore, Rohel fut extrêmement brillant en son honneur, mais il s'en alla convaincu de l'inefficacité de ses tentatives. Il rentra dégoûté à sa boîte pour manger des fayots avec les demi-



pensionnaires et les pensionnaires entiers.

La famille Wullmar déjeunait ce jour-là chez M. Brennuire; les fils également. Ils prirent l'autobus et restèrent sur la plateforme arrière.

-Il n'est pas trop abruti par la philo ce type-là, dit Wullmar. Mais on se demande pourquoi il prend ces manières-là. Ça lui donne l'air pédé.

-Rohel n'est pas pédégraste, dit Brennuire. La preuve, c'est qu'il est amoureux de ma soeur.

-Ça ne prouve rien.

Brennuire réfléchit quelques instants puis :

-Tu trouves que ça m'abrutit la philo ?

-Tu n'as pas besoin de ça .

-Non, mais, sans plaisanterie ?

Wullmar réfléchit quelques instants, puis :

-Quelle tête tu ferais si Rohel couchait avec ta soeur ?

-Salaud.

-C'est une question qui se pose, quoi.

-Tu m'embêtes tiens, avec tes façons cyniques. Ce n'est pas difficile de se donner ce genre-là. Tous les étudiants en médecine prennent ce genre-là.

-Je ne suis pas étudiant en médecine.

-Tu le seras.

-Non.

-Tu vas préparer ton p.c.n. toute ta vie ?

-Non.

-Ça va, ça va.





Brennuire se tut et fit mine de regarder le paysage. Il s'aperçut alors que les autres voyageurs écoutaient leur conversation d'un petit air indulgent. Ça l'intimida et le rendit furieux. Wullmar, lui, s'en foutait pas mal qu'ils entendissent ce qu'il disait.

-C'est vrai, reprit-il. Pourquoi te vantes-tu que Rohel soit amoureux de ta soeur ? D'abord, je lui demanderai si c'est vrai la prochaine fois que je le verrai, et puis ensuite tu serais bien embêté si ça arrivait, qu'ils couchent ensemble.

-Moi ? je m'en fiche. Est-ce que ça me regarde ?

-Naturellement, ça ne te regarde pas.

Brennuire n'insista pas pour remettre la conversation sur pied. Wullmar avait l'air de réfléchir à quelque chose, mais Brennuire ne lui demanda pas à quoi. Après le déjeuner de famille, Wullmar disparut. Brennuire prit sa soeur à part pour lui demander si Rohel lui avait écrit. Il lui avait écrit un mot. Il lui demanda de le lui montrer. Elle le lui montra.

Il fut déçu. Il s'attendait à une lettre d'amour classique qui aurait bien ridiculisé son ami Rohel, mais celui-ci n'avait écrit que quelques phrases très simples. Il lui rendit la lettre.

-C'est tout ?

-Qu'est ce que tu veux de plus ?

-C'est bien tout ?

-Bien sûr.

-Tu te souviens tu m'as promis de me montrer toutes les lettres que tu recevrais de mes amis ?





-Je n'ai pas tenu ma parole ?

-Si.

Il travailla jusque vers cinq heures. Il descendit alors au Quartier. Il espérait rencontrer au Mahieu quelques copains de la faculté de droit qui se promettaient comme lui de devenir rédacteurs dans quelque ministère, car, disait-on, cette situation laissait de nombreux loisirs et donnait des chances pour des filons variés. Il remontait le boulevard Saint-Michel en se demandant pourquoi Wullmar lui avait dit qu'il ne serait pas étudiant en médecine, lorsqu'il se cogna contre les deux chevelus. Avec eux, il pouvait faire son petit Wullmar; il leur offrit de prendre un verre ensemble. Hublin commanda un lait chaud, Tuquedenne, un crème, et Brennuire de la bière.

-Vous n'allez pas au cours de Dumas ? demanda ce dernier

-Non. Je ne fais pas le certif. de psycho. cette année, répondit ce second.

-Vous avez tort. Tout le monde commence par celui-là.

-Je trouve ça plus logique de commencer par celui de philo-géné. et logique

-Il s'agit de facilité, pas de logique. Vous croyez toujours à la philo ?

Tuquedenne sourit.

-Je suis leibnizien.

-Leibnizien ! Au début de l'année, vous étiez bergsonien.

-Je fais une synthèse des deux.

-Vous avez du temps à perdre.

Tuquedenne accentua son sourire. Brennuire se tourna vers Hublin.

-Vous aussi vous croyez à la philo. ?

-Il est spirite, dit Tuquedenne.

-Oui, dit Hublin.





Brennuire le regarda avec pitié.

-Si vous croyez que vous serez reçu avec des idées comme ça.

-Je préfère avoir des idées que d'être reçu, dit Tuquedenne.

Brennuire rigola bien fort.

-Vive Leibniz, cria-t-il.

-Pourquoi pas ? Vive Leibniz !



Au fond, la philo n'était pas un bon terrain pour lui, Brennuire chercha un autre sujet.

-Tiens, j'ai passé une bonne soirée avec Muraut et Poncec, l'autre jour et puis d'autres copains. On a fait une fameuse farce à Poncec, le coup de l'oeil crevé. On lui a bandé les yeux et puis on le fait marcher, l'index en avant. On lui dit, tu vas crever l'oeil d'un tel. Pendant ce temps-là, on met de la mie de pain mouillée dans un coquetier. Poncec enfonce son doigt dedans, il croit vraiment avoir crevé l'oeil d'un copain, alors il s'est évanoui.

-Il y a de quoi, dit Hublin.

-On a bien rigolé. On a bu du petit vin blanc. Muraut et Poncec, ce sont de bons copains. Après on est allé rue Blondel. On a bien rigolé.

Les deux autres ne disaient rien. Brennuire reprit, parlant très vite :

-Pourquoi n'avez-vous pas fait votre médecine ? Je parie que je sais pourquoi. A cause des macchabés. Moi aussi, ça me dégoûte les macchabés. Vous savez, avant de les amener à l'amphithéâtre, on enlève les vers qu'il y a dedans. C'est dégoûtant.

-Et puis, il y a la vivisection, dit Hublin ? La vivisection est une honte pour les pays civilisés.



-Elle est utile au progrès de la science, répondit Brennuire.

-Oh, la science... commença Tuquedenne.

Il n'acheva sa phrase que par un sourire.

-La science ça sert à quelque chose, dit Brennuire, tandis que la philo. →

«Au fait, est-ce que vous lisez toujours la littérature de ces piqués ?

-Quels piqués ?

-Eh bien, les dadas.

-Oh ceux-là! s'écria Hublin, prêt à faire alliance avec Brennuire

Sans mot dire, Tuquedenne tendit à Brennuire un livre qu'il tenait sur ses genoux.

-Jésus-Christ rastaquouère, énonça Brennuire

Il en parcourut quelques passages au hasard, en hochant la tête, puis le rendit, à Tuquedenne.

-C'est idiot, dit-il.

-Je ne suis pas chrétien, dit Hublin, mais je trouve le titre de bien mauvais goût,

-Ce qui est idiot, reprit Brennuire, ce n'est pas tant l'auteur que ceux qui prennent ça au sérieux.

-Oh moi, je ne prends pas ça au sérieux, dit Tuquedenne. Ça me fait rire comme le reste. Si Dada ne me faisait pas rire, je ne serais pas dadaïste, et si je prenais Dada au sérieux, je ne serais pas leibnizien. C'est clair.

DADA est insaisissable,

Comme l'imperfection.

Il n'y a pas de jolies femmes,

Pas plus qu'il n'y a ^{de} vérités.

C'est une citation.





-Dans ce cas-là, il n'y a pas moyen de discuter, dit Brennuire, en se prenant au sérieux.

Il se leva en haussant les épaules.

-Je vais voir des copains au Mahieu, dit-il.

Il s'en alla furieux de n'avoir pu impressionner ce philosopheux prétentiard. Quant à Tuquedenne, il n'était pas mécontent de lui et se félicitait d'avoir ainsi cloué le bec à un ancien élève de Louis-le-Grand, un type qui avait passé toute son enfance à Paris.

-C'est horrible, cette plaisanterie, dit tout à coup Hublin.

-Quelle plaisanterie ?

-L'oeil crevé.



-Ce sont des histoires de carabin, dit Tuquedenne distraitement.

Il venait de décider de coucher par écrit, le soir-même, son système philosophique.



CHAPITRE VIII

Ainsi pensait Vincent Tuquesienne en ce mois d'avril 1921.



- 1- La méthode philosophique consiste a) en une recherche personnelle qui peut aboutir soit à adopter un ancien système, soit à en continuer un nouveau;
- b) en une conciliation du résultat de sa recherche et des résultats obtenus par les autres penseurs.
- 2- Les systèmes philosophiques ne diffèrent que par des points de vue.
- 3- On peut connaître deux sortes de phénomènes, les uns dit externes (sensations, perceptions), les autres dit internes (images, souvenirs).
- 4- Tous les phénomènes sont doués de deux sortes de qualité : la durée et l'extension.
- 5- Le temps et l'espace ne sont que des déformations schématiques de la durée et de l'extension; il n'est pas inexact de les considérer comme des intuitions à priori.
- 6- Les concepts échappent à la durée et à l'extension.
- 7 - L'observation des phénomènes internes montre qu'il y a quelque chose d'invariant sous la durée.
- 8 - L'observation des phénomènes externes montre des objets complexes et divisibles.
- 9- Ce qu'il y a de constant sous l'écoulement de la durée, le lit du torrent des phénomènes internes, c'est la substance.
- 10 - Ce qui est non-complexe et non-divisible, c'est la substance.
- 11 - La substance révélée par l'intuition interne est identique à la substance révélée par l'analyse externe.



12 - Il ne faut pas confondre cette dernière avec l'atome, notion contradictoire.

13 - La substance existe en dehors du temps et de l'espace.

14 - Il apparait des substances.

15 - L'ensemble des phénomènes constitue le monde physique; l'ensemble des substances, le monde métaphysique.

16 - La perception est un prisme qui transforme le monde métaphysique en monde physique.

17 - La matière consiste dans le passage d'organisations de substances à travers ce prisme déformant. La résistance, c'est l'individualité des substances. La force est la tendance à l'organisation.

18 - La substance individuelle nous apparait donc comme quelque chose, d'infiniment actif, car le prisme de la déformation est en elle.

19 - De plus, quoique intemporelle dans le monde métaphysique, elle se développe néanmoins et ce développement, déformé par le prisme de la perception interne, nous fait croire en un écoulement de phénomènes internes.

20 - Le monde des concepts est intermédiaire entre celui des phénomènes et celui des substances.

21 - Le monde métaphysique est en dehors de toute catégorie de temps, d'espace, de causalité, etc. Tout problème que l'on peut se poser à son sujet est insoluble par là-même que le langage est régi par les catégories. Tant que le langage s'interposera entre lui et nous, il nous sera inintelligible. Le monde des substances n'existe pas, car l'existence est une catégorie.

22 - La substance, dans le monde métaphysique, s'isolant du reste du



du monde métaphysique se construit à cet usage des catégories. C'est le monde des substances vu à travers les catégories qui est le monde phénomé-
nal.

23 - La substance s'isolant des autres substances envisage le monde maté-
physique sous une forme ^{pour} ainsi dire dégradée.

24 - L'Etre-au-dessus-de-l'Etre, c'est le monde métaphysique; L'Etre-
posant -le-Non - Etre, c'est le monde des idées; L'Etre -non- Etre, c'est
le monde des phénomènes.

24 - Hegel *(à voir).

25 - Notre éthique sera individualiste.

26 - La Science et les Religions ne sont que des déformations de la
métaphysique.

27 - L'Histoire est un déroulement immobile.

Vincent Tuquedenne ne fut pas mécontent de ces vingt-sept points
mais bientôt après, il cessa d'y penser : le printemps venait d'éclater.

Alors, il écrivit :

L'heure passe a-t-on dit l'heure s'écoule l'heure passe l'heure
l'heure et moi avec, et moi aussi, et j'ai mal comme vous vous en foutez !
Vous ne voyez pas que je suis malade, que je suis bien malade. Vous vous
foutez de moi, mais non je souffre. Vous ne voyez pas combien j'ai les
yeux cernés, les pommettes rougies et la poitrine rentrée. Quelle idée !
une cigarette. Une fois à ce café, une. Puis, à ce café, deux. L'heure
passe; l'heure s'écoule. que penser. Ah non non ! un tel à ceci, cela
etc. Et moi ? Donnez-moi des explications. Je souffre. Je souffre. Ça
passera, ça passera. Vous vous dites cela, tas de cons, évidemment vous
vous en foutez. Ça passera. Jeune homme et coetera l'heure l'heure l'heur



l'horloge plutôt, l'horloge. C'est ça. Pas le temps, pas le temps mais,
l'heure sur l'horloge, les aiguilles, le cadran. Vous ne me comprenez pas.
Je souffre, vous dis-je. Vous n'avez pas l'air de vous en douter. Vous ne
doutez, vous ne vous doutez de rien. Ce que j'en entends ! ce que j'en
entends ! Faites aux autres. Vous ne savez pas ce que je dis. Et alors ?
et alors ? Non vous ne savez pas. Vous ne savez rien. Je suis las, lassé
vanné, fatigué. J'ai les yeux cernés, les pommettes rouges, la poitrine
rentrée. Voyez comme je respire avec difficulté. Vous ne voyez donc pas
que je suis affreusement malade?

Il ne lisait plus que des catalogues de librairie, des bibliographies, des ouvrages de référence; Il errait à travers les rues, mais toujours les mêmes rues. Puis, brusquement, ça alla un peu mieux, et il se mit à écrire des poèmes de ce genre :

La statue de plâtre.

Sur un fond violet l'arc-en-ciel

Subtil dévoile l'essentiel

d'un rêve né du crépuscule

rêve de morts qu'on émascule



Les fusées de toute couleur

accomplissent leur trajectoire

et l'affiche du cinéma

invite à goûter l'aventure

Pour récompenser l'arlequin



De fleurs noirs les étrangères

Ornent l'étonnant vilbrequin

qui troua la jeune épicière

ou bien

Hippocampes

Hippocampes verts

nageurs singuliers

vous avez peuplé

mes rêves d'hivers



Autant préférer

Pégase l licorne l

Pou d'ivoire gris

Qui trotte paisible

Le passant s'enfuit

Loin du réverbère

Sous lequel enfoui

La mort désespère

C'est alors qu'il se fit raser son moustachon. Il attendait de ce changement des conséquences précises; mais il ne fit la connaissance d'aucune femme. Il se remit à préparer son examen de philosophie générale et logique.



CHAPITRE IX

Lorsque revenait le temps des cerises, M. Martin-Martin se sentait renaître du goût pour les femmes. Depuis de longues années déjà, il passait des hivers paisibles, mais quand venait le printemps, il se sentait troublé, comme un garçon pubère.

-Ah ces bas de soie, dit-il en regardant les jambes de sa dactylo. — Ils me feront tourner la tête.

-Pas d'autre courrier pour aujourd'hui ?

-Non. Si je vous proposais de dîner avec moi, est-ce que vous accepteriez ?



-Ce soir, c'est l'anniversaire de ma tante, Monsieur. Alors, je dîne en famille.

-Je m'en doutais. Vous pouvez disposer.

Elle sortit en oscillant de la fesse. M. Martin-Martin soupira. Il rangea ses papiers, mit un peu d'ordre autour de lui, puis se coiffant d'une cape, sortit. A cette heure, il avait accoutumé de rejoindre dans un café du quartier Latin quelques vieux amis : un professeur d'histoire en retraite nommé Tolut et son beau-frère, l'éditeur d'art Brennuire. Mais ce jour-là, il ne s'y rendit pas directement et prenant un taxi, se fit conduire rue des Petits-Champs, au 80bis. Il grimpa jusqu'au cinquième et s'arrêta devant une porte qu'une plaque de cuivre indiquait être celle de l'appartement d'une certaine Madame Dutilleul. Et sonna et entra.

-C'est de la part de qui ? demanda la bonne.

-Tiens, ça fait longtemps que vous êtes là, vous ? demanda M. Martin-



Martin en la regardant de la cuisse au sein.

-Non, monsieur. Un mois seulement. C'est de la part de qui ?

-De la part de M.Dutilleul.

La fille sortit et revint aussitôt.

-Madame vous attend.

Le visiteur pénétra dans un petit salon encombré de meubles et de bibelots, de tapis et de coussins. Dans un fauteuil de tapiserie couleur pervenche, une vieille maquerelle était assise. Elle lui sourit aimablement en le voyant entrer. Elle avait un ratelier dans le bec et des bagues aux doigts.

-Mon vieux Louis, dit-elle avec douceur. Voilà bien longtemps que tu n'es venu me voir.

Il lui baisa la main et s'assit respectueusement sur une chaise de style.

-J'ai eu beaucoup d'occupations tout cet hiver. Voici venir maintenant le temps des distractions.

-Ce sont toujours les mêmes ?

-Est-ce qu'on change à mon âge ?



Madame Dutilleul réfléchit.

-J'ai pensé à toi ces derniers temps. Je me suis dit, tiens voilà les beaux jours, Louis va bientôt revenir me voir. Je t'ai cherché quelque chose.

-C'est gentil, ça.

-Et j'ai trouvé.

-Qu'est ce que c'est ?



- Treize ans. Elle travaille dans une blanchisserie.
- Ah, une blanchisserie... C'est bien ça, une blanchisseuse.. Je n'en ai jamais connu qui travaille dans une blanchisserie...
- Tu verras, ça se passera très bien.
- Où est-elle ?
- Il faut prendre rendez-vous. Quand veux-tu ?
- Demain, vers ^{vingt} heures.
- Je tâcherai d'arranger ça.
- Oui, arrange-ça, arrange-ça... une blanchisseuse...



Il se leva et baisa la main de Madame Dutilleul.

-Alors, à demain, mon vieux Louis, dit la maquerelle tendrement.

Il s'en alla sans s'attarder à ces vaines démonstrations de sentimentalité close. Lorsqu'il arriva au Soufflet, M^{rs}. Brennuire et Tolut terminaient déjà leurs pernod.

-Vous êtes en retard, mon vieux, dit Brennuire. Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? Vous êtes allé voir les petites femmes ah ah ?

-Alfred, un pernod ! Et j'espère que vous ~~n'allez pas~~ me laisser seul !

-Alfred, trois pernods !

-Je vous ai attendu au Ludo pour faire un billard, dit Tolut. Comme je ne vous voyais pas venir, j'en ai fait un avec un jeune étudiant.

-Vous l'avez battu ?

-Il jouait très mal, il ne laissait que de mauvais points. D'ailleurs, je n'étais pas en forme.

-Je regrette beaucoup, dit Brabbant. J'ai dû piloter un cousin de province de passage à Paris.



-Je parie que vous l'avez emmené dans quelque maison mal-famée, dit Brennuire. Bien-femmes, ajouta-t-il ~~et~~ ^{vivement} en regardant à la ronde.

-Décidément, vous y tenez, dit Brabbant agacé.

-Oh mon cher, je ne voulais pas vous vexer.

-Ce que l'envie doit vous en démanger !

-Allons, allons, mon ~~cher~~, ne vous fâchez pas, je vais finir par croire que j'ai touché un point sensible, ah ah !

Brabbant but une gorgée de poison.

-Rrah, fit-il, quand je pense à l'absinthe d'avant-guerre ! chaque fois que j'y pense, ça me rend triste. Et croyez-vous qu'il y a moins d'alcooliques, maintenant qu'on a supprimé l'absinthe ?

-Non, dit Brennuire avec énergie.

-Tenez, la dernière fois que j'ai bu de l'absinthe, c'est en dix-neuf à Constantinople. Il y a deux ans de ça, et bien, vous ne le croiriez pas, j'en ai encore le goût dans la bouche.

-Vous ne m'aviez pas encore dit que vous aviez été, à Constantinople, ~~à~~ ^{remarque} Tolut.

-C'est que je vous réserve des surprises, répondit Brabbant.

Les deux autres rirent avec l'entrain que donnent deux pernois.

-Ah ah ah, fit Tolut.

-Ah ah ah, fit Brennuire.

-Ah, ah ah, firent-ils tous deux.

-Ah ah ah, ne fit pas Brabbant. Et comment vont les enfants ?

-Les examens approchent, on travaille.

-Je me souviens bien que votre fille prépare son baccalauréat, mais je n'arrive jamais à me rappeler le nom de l'examen que doit passer votre fils. C'est curieux.





-Il prépare le certificat de psychologie et le certificat de morale et sociologie pour la licence de philosophie.

-C'est ça. Je me souviens maintenant. Ça doit être rudement intéressant la philosophie, la psychologie et le reste.

-Certainement, c'est pourquoi mon fils a choisi cette licence.

-J'aimerais bien parler philosophie avec lui la prochaine fois que je le verrai.

-Il en sera enchanté, Enchanté !

Brabant vida son verre le long des flancs duquel coulaient quelques gouttes d'un liquide opalescent. Un petit morceau de glace croupissait au fond du dit verre avec des reflets d'émeraude amariée. Brabant contempla le tout, les gouttes, le verre, les flancs, la glace et dit :

-C'est drôle d'apprendre à philosopher à des gosses. La philosophie ça vient avec l'âge. Quand on a vu des guerres, des naufrages, des supplices comme moi j'en ai vu, alors on commence à philosopher. Sur quoi peut se baser la philosophie d'un jeune homme de dix-huit ans, je vous le demande ?

-Vous confondez, cher ami, intervint Tolut, vous confondez.

-Qu'est-ce que je confonds ?

-C'est une confusion fréquente chez les personnes qui ne sont pas au courant des études universitaires. Le mot philosophie n'a pas le même sens ici et là. En Sorbonne, on appelle philosophie un certain nombre de disciplines telles que la psychologie, la sociologie, l'histoire de la philosophie, la logique, qui n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle vulgairement la philosophie.





- Très curieux, très curieux, murmura Brabbant.
- Diable, il est déjà sept heures et demi, sous-glupit Brennuire en regardant son oignon à secondes.
- Mais la psychologie ? demanda Brabbant. Il faut quand même avoir une certaine expérience des hommes pour être psychologue ?
- Toujours la même confusion ! la psychologie scientifique et la psychologie telle que la conçoit le vulgaire, ce sont deux choses entièrement différentes. Seule, la première compte.
- Très curieux, très curieux, murmura Brabbant.
- Il faut que je m'en aille, dit Brennuire en sortant des sons de son gousset.
- Laissez-moi au moins une tournée, dit Brabbant.

Tolub partit avec son beau-frère. Le philosophe vulgaire resta seul. Alfred s'approcha.



- Ça a été du beau temps aujourd'hui, dit-il .
- Il a même fait très beau.
- Oh oui. On peut dire que ça a été du très beau temps.
- Dites-moi, Alfred. qu'est-ce que vous appelez la philosophie, vous ?
- Figurez-vous, monsieur, un jour, un de ces jeunes gens a oublié sur ~~une~~ ^{un} traité de philosophie à l'usage du baccalauréat. Comme vous voyez, c'était donc quelque chose de très sérieux. Eh bien, monsieur, j'ai trouvé ça un véritable logogriphe. ^{Et} En plus ~~ça~~ ~~m~~ ~~www~~, ça m'a paru tout-à-fait incomplet. Par exemple, il ne parlait pas du tout de magnétisme ni des planètes ni de la statistique. C'est surprenant, non ? Au fait, monsieur, et cette entreprise dont vous m'avez parlé cet hiver ?



-Çà va très bien, je vous remercie. J'espère que vous ne vous tromperez pas.

« Il y a bien peu de chances pour ça, monsieur.

-Oui? Tenez, j'ai un nouveau projet. Projet n'est pas le mot, mais, dites-moi est-ce que ça réussira ?

-C'est commencé aujourd'hui ?

-Oui.

-C'est secret ?

-Oui.

-L'argent ?

-Non.

-Je vois, je vois. En quel mois, êtes-vous né ?

-Mai.

-C'est bientôt votre anniversaire, alors ?

-Ne m'en parlez pas.

« Alfred consulta son petit carnet.

-Neuf chances sur dix. Vous obtiendrez ce que vous désirez.

M. Brabbant sourit.

-Je vous offrirais bien un verre.

-Çà ne se fait pas ici, monsieur.

-Je sais, je sais.

-Monsieur peut laisser un pourboire.

M. Brabbant sourit.

-Alors ça va réussir ?

Et il songea. une blanchisseuse, une blanchisseuse, une blanchisseuse, une blanchisseuse.

-Vous savez ce qu'ils appellent la philosophie en Sorbonne ? continua.





Erabbant. La sociologie, là logique, des trucs comme ça, mais la façon de se conduire dans la vie, ouatt ! ils n'en parlent pas.

-C'est bien ce que je disais à monsieur.

-Tenez, voici.

Il lui tendit deux coupures de cinq francs.

-Je vous remercie bien, monsieur. Les planètes, ça ne trompe jamais, monsieur.

Je l'espère bien, je l'espère bien.

Se coiffant de la cape il sortit guillerettement.





CHAPITRE X

L'été naissait. Ça remplissait le Luxembourg de jeunes gens et d'étudiantes, d'enfants et de bonnes, de sénateurs et de gardiens de square. Un mardi qu'il se trouvait libre, Rohel arriva vers les 3 heures à la Fontaine Médicis, il y avait déjà pas mal de monde et la plupart des présents potassaient leurs examens, suivant leurs propres expressions. Rohel prit une chaise et s'assit et regarda dégoutter la fontaine le long des degrés de pierre dégradée. Il venait là à cause d'un rendez-vous. Le dimanche soir, au Danton-Cinéma, il s'était trouvé placé à côté d'une jeune fille qu'accompagnaient ses parents. Il lui fit, du pied, de la cuisse, et du coude. Il lui prit la main. Il lui prit même la taille. Cette personne ne demandait pas mieux. A la sortie, il lui murmura : mardi trois heures fontaine Médicis. C'est pourquoi il se trouvait là, pas très sûr de reconnaître la cause de son déplacement. Ou bien il ne la reconnut pas ou bien elle ne vint pas ; à quatre heures et demi, il attendait encore.



Emploi de son temps :

3h à 3h.10. Se remémore les événements du dimanche précédent. Viendra-t-elle, ne viendra-t-elle pas ? Ses yeux, son nez, sa bouche ? Son chapeau ;
3h.10. Pense quelques instants à Thérèse (Brennuire)
3h.10 à 3h.20. Examine d'une façon très détaillée les personnes présentes assises autour de la Fontaine. En reconnaît plusieurs. Se pose diverses questions au sujet de leur présence.
3h.20. Aperçoit passer dans l'allée supérieure Muraut et Ponsec ; craint qu'ils ne le voient. Cette crainte s'avère injustifiée.



3h.21. Se livre à quelques sévères plaisanteries concernant ses deux pays.

3h.21'30". Viendra-t-elle, ne viendra-t-elle pas ?



3h.21'40". Thérèse (Brennuire)

3h.21'50". Se décide à lire la Soirée avec Monsieur Teste dans un vieux numéro de Vers et Prose loué chez Tronche, rue Dupuytlen.

3h.22' à 4h.15'. Lit la Soirée avec Monsieur Teste dans un vieux numéro de Vers et Prose loué chez Tronche rue Dupuytlen.

4h.15'10" et suivantes secondes. Epreuve un sentiment d'enthousiasme, à la suite de la lecture de la Soirée avec Monsieur Teste, dans un vieux numéro de Vers et Prose loué chez Tronche, rue Dupuytlen

4h.16'. Tiens, elle n'est pas venue.

4h.16'30". Se livre à des suppositions diverses quant à ce retard.

Examine d'une façon très détaillée les personnes présentes, assises autour de la Fontaine. En reconnaît plusieurs. Ne la reconnaît pas.

4h.18'. Sans doute ne viendra-t-elle pas.

4h.18'10", et la suite. Pense à Thérèse (Brennuire), à Georges (Brennuire) au (père) Brennuire, à J.E. Corneis, à Guillaume Apollinaire, à la poésie moderne, à Thérèse (Brennuire)

Maintenant, il y avait bien des chances pour qu'elle ne vienne pas, cette idiote. Se laisser prendre la taille suffit sans doute à son plaisir. Cette tourte avait bien fait de ne pas venir. La petite gosse qui se trouve à droite de l'autre côté du bassin, elle n'est pas mal. Elle fait semblant de lire, ça ne serait pas difficile d'aller lui parler. Elle doit faire sa médecine. Non, les étudiantes en médecine



ne sont jamais seules.

-Vers et Prose, dit une voix derrière lui, je vois qu'on lit les classiques. C'est le numéro où a paru Monsieur Teste, ma prose. Comment allez-vous ?

-Bonjour, Monsieur Cormois, répondit Rohel en se découvrant (Pas très brillante cette ^{réaction} ~~réaction~~).

-Monsieur Cormois, c'est encore mieux que cher Maître.

-Il y a des gens qui vous appellent cher maître ? demanda Rohel.

-(Rire) Ce n'est pas croyable n'est-ce-pas ? Ça ne fait rien si je m'assois quelques instants avec vous. Vous attendez quelqu'un ?

-Je ne l'attends plus.

-Elle n'est pas venue ?

-Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

-(Rire) Et à moi donc. Ça m'est encore arrivé tout dernièrement.

-...h.

-Oui, avec une femme du monde. Je croyais que mes titres littéraires me rendaient irrésistible auprès de cette personne. J'~~avais risqué~~ ^{avais risqué} un rendez-vous, elle n'y vint pas et, depuis ce jour, ne m'invite plus chez elle.

-Vous allez dans les salons ?

-C'est le métier. Il y va aussi.

Et du doigt, il montra sur la couverture de la revue le nom d'un collaborateur parvenu depuis lors à une certaine notoriété.

-C'est épatant Monsieur Teste, dit Rohel. Vous ne trouvez pas ?

-Cui, mais la position est intenable.





- L'auteur la tient bien.
- Non. Il rentre dans la vie littéraire.
- Il réédite seulement des vers anciens.
- On recommence comme ça et on finit à l'Académie.
- Vous n'êtes pas de l'Académie, monsieur Cormois ?
- On ne voudrait pas de moi. (Sous-rire).
- Vous avez beau dire, c'est épatant Monsieur Teste.
- Je ne dis pas le contraire. Mais au fait, cher monsieur, quelles conclusions en tirez-vous ?
- Cher monsieur, c'est encore mieux que jeune homme, dit Rohel à Rohel.



Et à J.H. Cormois :

- J'en conclus que la littérature est une sottise.
- Ce n'est pas son avis, sans cela il ne recommencerait pas. Il recommence tout doucement, je le reconnais, mais enfin ça le dérange rudement, la littérature.
- Vous dites ça tout à fait gratuitement, monsieur Cormois.
- Savez-vous ce que c'est que la Spirée avec Monsieur Teste ? Une petite machine à stériliser.

Rohel était furieux. Il l'aurait bien traité d'imbécile, le vieux poète, d'imbécile et de moisi, de ringue d'alexandrin et de cocu. Puis, il le prit simplement en pitié.

- Vous êtes fâché, dit Cormois. Je n'insiste pas. Je ne voulais pas vous imposer mon opinion et d'ailleurs j'admire beaucoup cette Soirée...

Rohel s'inclina très légèrement, comme s'il en avait été l'auteur

- Je ne vous ai jamais revu chez mon ami Brennuire, dit Cormois.
- A cause de la fine.



(Rire) - Vraiment. Il ne vous a plus invité à cause de ça ?

-Oui.

-Je ne vous cacherais pas qu'il me l'a dit lui-même (rire). J'ai beaucoup regretté de ne plus avoir l'occasion de vous rencontrer.

-Moi aussi, monsieur.

-J'espère que je vous reverrai bientôt.



Il se leva. Rohel lui posa quelques ultimes questions.

-Alors vous ne croyez pas que la Littérature, c'est de la sottise ?

Qu'elle est tuée ? qu'elle est morte ?

-Oh ça !

Il haussa les épaules et leva les bras, les agita de bas en haut par quatre fois.

-Il y a en face une petite qui nous regarde. J'espère que c'est vous (rire) et j'espère aussi que je vous reverrai bientôt.

Sur ces mots, le poète J.H. Cormois quitta ces lieux d'un pas distingué.

Il n'y avait pas d'erreur cette gosse semblait s'intéresser à lui. Elle manipulait un bien gros bouquin. Rohel redressa sa cravate. Ayant aperçu sur la gauche la chaisière qui s'approchait, il se leva négligemment. Il avait horreur de payer pour s'asseoir dans un jardin public. Il fit le tour de la Fontaine par en haut et vint tout tranquillement s'asseoir à côté de celle qui n'était encore dans son vocabulaire intérieure qu'une gosse ou une poule. Il essaya de voir ce qu'elle lisait. La chaisière survenant, il paya pour elle. Le truc n'avait rien que de banal; la demoiselle ne paraissait pas détester la banalité.

-Elle est agaçante cette bonne femme, dit Rohel. Elle vient toujours vous déranger quand on est en train de travailler.

Ainsi commencèrent-ils à parler. Elle étudiait la chimie. Rohel jeta un coup d'oeil épouvanté sur les formules développées qu'elle avait l'air d'apprendre par coeur. Elle ne lui cacha point qu'elle faisait son P.C.N. et qu'elle voulait "faire sa médecine".

-Vous êtes étudiant en médecine ? lui demanda-t-elle

-Je fais ma seconde année. Je vais passer le concours de l'internat, ajouta-t-il au petit hasard.

-C'est calé l'internat, dit-elle.

Il fut conquis par la façon gauche dont elle employait et prononçait le mot calé. Elle se laissa emmener au café; elle se laissa emmener au restaurant; elle se laissa emmener au cinéma; elle se laissa emmener à l'hôtel. Elle lui dit qu'elle s'appelait Pauline, un nom tout parfumé de candeur provinciale. Elle lui chauffa vingt balles dans son portefeuille, et c'est ainsi que Rohel attrapa sa première chaude-pisse. Il se promit de se souvenir du truc qui n'avait rien que de banal et malgré ce que lui avait dit le vieux poète J.E. Cormois, il continuait à trouver la Soirée avec Monsieur Teste, une oeuvre extraordinaire, un des sommets de l'esprit humain.





CHAPITRE XI

Son nom ne s'y trouvait pas; il était donc recalé. Ça ne l'étonnait pas trop; il regardait la liste d'un air détaché comme s'il cherchait le nom d'un ami. La satisfaction ou le dépit des autres ne lui inspiraient que du dédain. Il s'éloigna d'un pas indifférent. Un peu plus loin, il croisa un type en qui il crut reconnaître Rohel. Il hésitait à cause de sa myopie; mais l'autre vint vers lui.

-Tiens, Tuquedenne. Comment allez-vous ?

-Ça va, je vous remercie. Vous êtes reçu ?

-Je vais voir.

-Moi, je suis recalé, dit Tuquedenne.

-Qu'est-ce que c'était ?

-Philo, géné, et logique.

-Je me suis présenté à la psycho, et à la socio.

Tuquedenne revint sur ses pas, accompagnant Rohel. Celui-ci consulta les listes d'admis à l'oral.

-Çà y est. Je suis recalé, dit-il.

-Aux deux ?

-Aux deux. Brennuire est admis à la psycho.

-Ce n'est pas étonnant, dit Tuquedenne avec mépris.

-Il est à ~~la~~ plat ventre devant les profs, dit Rohel. Il se reprit:

-Devant les professeurs.

-Il sera toujours reçu celui-là, dit Tuquedenne.

-Et Hublin ? je n'ai pas fait attention.

-Recalé aussi, c'est moche pour un type comme ça.





- Il y a des tas de recalés, cette année.
- Ils veulent relever le niveau des études, dit Tuquedenne. Les farceurs.
- qu'est-ce que vous faites maintenant ? demanda Rohel.
- Je rentre chez moi.
- On pourrait aller faire un tour.



Tuquedenne était le cadet de Rohel et celui-ci n'aimait pas ses cheveux longs; mais il avait entendu dire par Brennuire qu'il s'intéressait à la poésie moderne et comme lui-même, il venait d'être recalé. Il se sentait prêt à sympathiser. Ils remontèrent le boulevard Saint-Michel dans la direction du Luxembourg et passèrent devant une chappellerie qui exposait un portrait avec autographe du boxeur Georges Carpentier.

- Ce qu'ils peuvent nous barber avec ce coco-là, dit Rohel.
- C'est une véritable crétinisation, dit Tuquedenne. Comme tous les sports,
- Ça dépend, dit Rohel. Ce qui est moche, ce sont les championnats et l'intérêt hystérique dont on les entoure.
- C'est vrai, dit Tuquedenne. Vous êtes un sportif, vous.

C'est tout juste si Tuquedenne, étant enfant, avait donné sept coups de pied dans un ballon de foot-ball et ses parents lui avaient interdit d'apprendre à monter à bicyclette, moyen de transport qu'ils jugeaient extrêmement dangereux. Rohel, lui, savait même aller en moto et passait autrefois pour un espoir possible du haque (Havre Athletic Club). Depuis son arrivée à Paris, il négligeait ses possibilités sportives. Mais ne les méprisait point.

- Vous détestez les sports, hein ? demanda-t-il à Tuquedenne.

Ce dernier ricana.

- Comme abrutissement de la foule, ça se pose un peu là le sport. Quand

Je vois tous ces imbéciles qui s'intéressent au Tour de France....

-Moi je me délecte quand je lis la prose de l'Auto, sur les géants de la route.

-C'est grotesque.

Ce que Rohel désirait par dessus tout, c'est savoir si Tuquedenne avait lu La Soirée avec M. Teste.

-Brennuire... commença-t-il

-C'est le type du fort en thème, interrompit Tuquedenne.

-Oui, Vous l'avez bien épaté.

-Pourquoi ça ?

-Vous lui avez dit que vous étiez dadaïste. Il n'en est pas encore revenu

-quel idiot.

-Vous lisez Littérature ? demanda Rohel.

-Bien sûr.

-Le dernier numéro n'était pas le mieux. Dada commence à tourner en eau de boudin.

-ça c'est vrai.

Ils se regardèrent avec sympathie. Décidément, il y avait moyen de s'entendre. Ils croisèrent alors un groupe de joyeux étudiants dont se dégagèrent deux numéros.

-Eh bien les copains, s'écria Muraut.

-Eh bien les copains, s'écria Ronsec.

Ils venaient d'être reçus à leur P.C.N. Ils voulurent entraîner les philosophes dans un bistrot, mais ces derniers s'y refusèrent. Ils les abandonnèrent, donnant rendez-vous à Rohel pour un de ces soirs au Casino du Havre.



-Çà leur réussit les examens, dit Tuquedenne.

-Muraud n'est pas un méchant type, dit Rohel.

Ils traversèrent la Place Médicis et entrèrent au Luxembourg.

-Où habitez-vous ? demanda Rohel.

-Rue de la Convention. Vous savez mes parents habitent maintenant Paris.

-Vous n'irez pas au Havre cet été ?

-Non. Je crois que je resterai à Paris.

-Moi, j'irai au Havre, dit Rohel.

-C'est mort maintenant que la guerre est finie, dit Tuquedenne? Pendant la guerre, c'était épatant avec les Anglais, les Chinois, les Hindous, les Kabyles.

-Et les Belges. Pas fameux, les Belges, il est vrai.



-Mon, ils n'ajoutaient pas grand'chose. Vous vous souvenez quand on a massacré les Kabyles du côté du Fond-Point ? et de la fête chinoise pour le Nouvel An sur la place Thiers ?

-Oui, pendant la guerre, c'était une chic ville.

Ils se turent, comme si de lourds souvenirs s'appesantissaient sur leur langue. Une femme les croisa. Elle était bien. Rohel la regarda droit dans les yeux. Elle soutint son regard. Ils étaient arrivés à la porte de la rue d'Assas.

-Eh bien, je vous quitte, dit Rohel.

-J'espère que je vous reverrai à la rentrée, dit Tuquedenne.

-J'espère aussi, Je ne ferai plus cet infâme métier de pion. Je serai plus libre. Adieu.

Ils se serrèrent cordialement la main. Rohel fit demi-tour.

Tuquedenne marcha quelques instants, puis se retourna. Il avait bien ~~dit~~^{compris}, Rohel suivait cette femme. De loin, il le fila, curieux de savoir ce que cela donnerait. Rohel avait rattrapé la femme, il marcha quelques instants à sa hauteur. Tuquedenne comprit qu'il lui parlait. Il ne pouvait deviner si elle lui répondait. Rohel continuait à l'accompagner. Ils passèrent devant le bassin, puis montèrent l'escalier. Tuquedenne vit alors que la femme souriait. Il s'arrêta et contempla distraitement les petits bateaux que des enfants faisaient naviguer sur l'eau du bassin. Le soleil commençait à décliner. L'horloge du Sénat sonna cinq heures. Un paquebot chavira et l'on entendit miauler son armateur. Tuquedenne fit demi-tour vers la rue d'Assas. Il pensait vaguement, très vaguement. Il pensait avec mollesse. Sa pensée, c'était comme de la vase.

Il vit à sa droite le groupe sombre que faisaient les amateurs de croquet. Il s'en approcha en trainant les pieds. De vieux messieurs se livraient avec ardeur aux subtilités de ce jeu singulier, s'interpellant vigoureusement, discutant avec âpreté, levant les bras-au ciel de désespoir ou de triomphe. Les spectateurs lisient conversation, appréciant les coups. Tuquedenne resta quelques minutes, se remplissant de mépris jusqu'à la hauteur du diaphragme. Sur une prouesse qui provoqua des cris d'admiration, il s'éloigna, la bouche amère. Il croisa plusieurs femmes qui ne le regardèrent pas. Il en dépassa d'autres, mais il ne pouvait supporter la pensée de leur regard fixé sur lui, derrière son dos. N'y en avaient-ils pas qui riaient discrètement de son allure ?

Rue d'Assas, il prit l'autobus et s'assit en face d'une fort jolie fille. Il n'aurait pas osé le faire si ce n'avait été la dernière



place libre. Naturellement, cette fille ne l'intéressait pas du tout.
Il regarda le paysage; il avait l'impression que les autres voyageurs se disaient en eux-mêmes: ce garçon à longs cheveux, il fait de l'oeil à la fille en face de lui ; mais ce n'était pas vrai, il ne lui faisait pas du tout de l'oeil. Il la regarda. Elle soutint son regard. Il rougit tout crû. C'était intenable. Et les autres voyageurs qui l'examinaient attentivement Elle descendit à Montparnasse; un être humain quelconque la remplaça. Tuquedenne se sentit soulagé. S'il n'avait pas dû rentrer chez ses parents, il aurait très bien pu descendre et la suivre et lui parler. Il ne pensait pas lui avoir déplu. Peut-être la rencontrerait-il une autre fois, dans le même autobus, vers la même heure. Quel idiot il faisait.

Il descendit rue d'Alésia remonta la rue de Vouillé, arriva chez lui. La concierge lui remit un catalogue de libraire, son courrier habituel. Ses parents l'attendaient dans la salle à manger.

-Alors ? lui demanda son père.

-C'est vrai. Vincent n'y pensait plus. Il avait été recalé.





CHAPITRE XII



Moi je l'avais bien vu dans les planètes qu'il ne gagnerait pas. A force d'en entendre parler je m'étais intéressé à la question. D'après mes calculs c'était net, il allait être battu. Mais il n'aurait pas fallu que je le dise, ils étaient trop excités. Tous affirmaient qu'il battrait l'américain et que ça serait une victoire pour la France. Tous disaient ça, les anciens, les nouveaux, les gras et les maigres, les civils et les militaires. Même des messieurs sérieux comme M. Brennuire et ses amis, ils étaient devenus très excités, absolument sûrs qu'ils étaient que Carpentier ficherait la trempe à Dempsey à cause de son gauche et de son jeu de jambes. Moi, je les laissais dire, mais j'avais bien vu que ça serait une défaite et même une défaite par queneau-coutte. Jamais ils n'auraient voulu le croire eux, parce que Carpentier c'était un Français. Aussi je préférais me taire parce que j'aurais eu l'air d'un défaitiste. Il y a même plus fort : Jules a failli se faire mettre sur la figure par Ernest parce qu'il plaisantait Carpentier sur sa fabrique de casseroles. Enfin, tout le monde croyait à la victoire. Il y avait un ballon dans l'air et on avait préparé la T.S.F. C'était en un certain sens comme le triomphe des inventions modernes. Sans compter ces feux de bengale qu'on devait allumer et qui ne sont pas une invention moderne, comme nous le disait l'autre jour M. Tolut.

Eh bien, il a été battu. Il a été mis queneau-coutte par l'américain. J'ai vu des jeunes filles qui pleuraient. Les gens étaient bien tristes ce jour-là. ^{Vrais.} on se serait cru aux jours de Charleroi et ce coup-ci



pas de bataille de la Marne en perspective. Oui, les gens étaient bien tristes, les anciens et les nouveaux, les gras et les maigres, les civils et les militaires. Moi, ça neme touchait pas. Je le savais d'avance, je l'avais vu dans les planètes. Alors, je n'étais pas triste comme les autres. M. Brabbant, lui, était bien content. Il disait que c'était malheureux tout de même et que Georges méritait d'être champion du monde, mais au fond il était bien content. Et voilà la raison. La veille, il me demande à l'oreille : qui c'est qui gagnera ? Je lui dis : Vous ne vous fâchez pas si je vous le dis ? Il me réponds : Dites-moi qui c'est qui gagnera. C'est à cause d'un pari. Alors je lui dis : Ce sera l'américain. Il me regarde dans les yeux. Vous êtes sûr de vos planètes ? Voilà ce qu'il me demande. J'en suis sûr, voilà ce que je lui réponds. A cause de ça, il me donne dix francs de pourboire et aujourd'hui, il m'en a encore donné vingt autres. C'est pourquoi je pense qu'au fond il est bien content malgré qu'il dise comme ça que c'est une grande tristesse pour la France. Il y en a tout de même qui ne sont pas de cet avis et qui disent que la boxe ce n'est pas ça ce qui fait la grandeur d'une nation, ce n'est pas comme les grands savants, comme Pasteur ou Madame Curie, comme cet Einstein que les Allemands ont maintenant, cet astronome qui mesure la vitesse de la lumière avec des horloges, des coups de canon et des trains qui marchent dans tous les sens; il paraît qu'il y a tellement d'algèbre dans ses calculs qu'ils ne sont pas trois à pouvoir les suivre. Moi, mes calculs sont aussi compliqués et je suis tout seul à pouvoir les suivre et je ne tiens pas à passer pour une gloire nationale. Tout ce que je veux, c'est reprendre au Pari Mutuel l'argent



qu'il a gagné à mon pauvre père. Encore quelques années et tout sera ^{fin} au point. J'irai alors sur les champs de course en sachant ce que je fais et non pas en aveugle comme les copains qui jouent une thune par ci, une thune par là et qui finissent par pas mal perdre en fin de compte au bout de l'an. Ce qui fait que ceux qui croient que les garçons de café doivent avoir de belles rentes quand ils sont vieux, eh bien, ils se trompent tout à fait parce qu'ils ne se rendent pas compte de ce que c'est que de jouer aux courses pour un garçon de café. Moi, je me tiens tranquille et, j'attends mon heure et en voyant venir les chaleurs de l'été, je me dis encore un ou deux étés comme celui-là et je serai fin prêt, suivant leur expression. Alors, c'est sans que ça m'attriste que je vois partir les étudiants de cette année-ci et que j'attends ceux de l'année prochaine. Il y a encore du monde à servir parce qu'il fait chaud et que ça porte les gens à consommer, mais ce sont des gens de passage, des étudiants étrangers dont on ne sait pas exactement ce qu'ils font en France, ou encore des parisiens qui ne vont pas en vacances ou qui vont peu de temps en vacances et qui ont des habitudes dans le quartier. M. Brabant est de ceux-là, comme M. Tolut, comme M. Brennuire et comme d'autres encore. Pourtant M. Brabant n'est pas là tous les jours, tous les jours. Il arrive qu'il s'absente. Il reste parti quelquefois plus d'une semaine. Il a des affaires à l'étranger, c'est du moins ce qu'il prétend. Pendant que M. Brabant est parti, les autres s'ennuient, s'ennuient. On ne voit pas au juste pourquoi et pourtant on voit bien qu'ils s'ennuient quand il n'est pas là. Si encore



ils jouaient ensemble à la manille, on pourrait dire qu'il leur manque pour faire le quatrième. Mais ce n'est pas ça du tout. Ils ne jouent jamais aux cartes; c'est simplement par le charme de la conversation qu'il les possède, ou une chose comme ça, comme qui dirait un fluide qui émane de lui. Quant aux affaires qu'il fait, ça ne paraît pas très clair. On pourrait croire qu'il vend des fonds de commerce; c'est un bon métier surtout en ce moment, ça rapporte pas mal de trafiquer avec les mercantis, ces salauds qui s'enrichissaient pendant que les autres se faisaient casser la figure. Je sais bien comment ça s'est passé. Je suis resté à Paris pendant toute la guerre et même pendant la Bertha. Je les ai vus tous à Paris pendant la guerre les mercantis, les embusqués, les permissionnaires, les aviateurs, les américains, les réformés, les vieillards, les veuves, les infirmières, les putains. Je sais bien comment ils étaient chacun dans son genre. Pendant la guerre, on reconnaît bien le genre des gens, allez ! Pour revenir à M. Brabant, il présente bien, il parle mieux encore, surtout de ses voyages. Ce qu'il a pu voyager, M. Brabant ! Tandis que les autres, c'est à peine s'ils sont allés au bord de la mer, et M. Tolut, par exemple, qui était professeur de géographie avant de se retirer du métier, il n'est jamais sorti de France. On ne le croirait pas, qu'on peut enseigner quelque chose sans avoir jamais vu de quoi on parle. C'est comme pour la philosophie. Je me souviens qu'un jour M. Brabant m'a parlé de ça, il paraît que dans les classes, on apprend la philosophie à des gosses, comme si c'était possible ! On ne devient philosophe qu'avec l'âge. Ainsi moi j'en connais des philosophes, ils ont tous plus de soixante et dix ans et il y en a,



c'est-à-peine s'ils savent écrire. Pour revenir à M. Brabbant malgré qu'il ait bien dans les soixante, soixante-dix ans, je ne crois pas que ce soit un philosophe. Il y a trop de choses qui lui passent par la tête, j'en ai l'impression, et qu'il se passionne pour des trucs qui ne sont pas de son âge, ce qui se voit bien quand il reluque les jambes d'une de ces personnes qui viennent ici à cause de leur métier. Et M. Tolut, ce n'est pas un philosophe non plus, mais pas pour les mêmes raisons. Il a l'air bien doux; il a l'air bien calme, eh bien, il y a sa conscience professionnelle qui le travaille, après coup : il a envie de voyager. Je ne sais pas si c'est M. Brabbant qui lui a mis ça dans la tête ou bien si ça lui est venu tout seul, il a envie de voyager. Quand il entend parler de bateaux, de sleeping-cars ou de caravanes, il soupire. Cui, il soupire, tout vieux qu'il est. Tous les pays où M. Brabbant dit qu'il est allé, il voudrait y aller, et dans les autres aussi. Il n'y a pas bien longtemps, il était ici tout seul à boire son Pernod. M. Brabbant était parti et M. Brennuire avait dit comme ça qu'il ne viendrait pas. M. Tolut était donc seul, alors il me demande l'indicateur des chemins de fer, moi je lui donne, il reste bien plus d'une demie heure à le consulter si bien qu'à la fin un client le réclame et que je suis obligé de lui enlever ça des mains. Alors je lui demande s'il partait en voyage; il m'a regardé d'un air et il m'a répondu comme ça qu'il allait peut-être aller à l'étranger, mais il n'est pas encore parti. Il n'a même pas l'air de partir du tout. Au fond, est-ce qu'on a besoin d'avoir voyagé pour enseigner la géographie aux enfants ? Ce sont des idées qu'il se fait, peut-être pour s'empêcher d'en avoir d'autres.

CHAPITRE XIII



Ce fut un été affreux.

Tuquedenne pendant quatre mois resta seul à Paris. Il était seul. Il était seul. Il était seul car ceux ~~chez~~ qui il vivait ne constituaient pour lui aucune société. À côté de lui, en dehors de lui, ses parents menaient l'existence diminuée de fonctionnaires retraités, privés de toute raison d'être. Tuquedenne resta donc seul pendant toutes les vacances et chacun sait que les vacances universitaires durent quatre mois. Cette année là, qui fut la vingt-et-unième de ce siècle, l'été dura quatre mois car octobre fut exceptionnellement beau.

De juillet, Tuquedenne ne conserva aucun souvenir. Plus tard, il s'en ~~étonna~~; cherchant ce qu'il avait bien pu être pendant tout ce mois, mais il ne parvint jamais à se le rappeler. Il lui sembla toujours qu'il y avait en un mois vide dans sa vie, trente jours que l'oubli avait curés comme les charognards curent les yeux du bétail mort. Ainsi juillet disparut, gobé par le néant.

Le mois d'août eut plus de consistance, mais sa consistance ne fut faite que de désespoir. Tuquedenne prit conscience de sa solitude, mais il ne se rendait pas compte qu'elle n'était si atroce que parce qu'il ~~ne saisissait même pas sa propre présence.~~
Saisissait même pas sa propre présence.

Prétextant de la chaleur, il se fit couper les cheveux et coiffer à l'aviateur. Ainsi fait, il alla s'exhiber avenue des Champs-Élysées, rue de la Paix, et ailleurs. Il y avait là de bien belles dames vêtues de robes légères. Tuquedenne ne doutait pas qu'elles ne le regardassent avec concupissance. Il attendait que l'une d'elle tombât dans ces



86

P11

bras. Il attendit jusqu'au dîner qu'il revint prendre chez ses parents qui habitaient rue de la Convention. Le soir, il fit quelques pas sur les grands boulevards. Une foule déshydratée s'y traînait la langue pendante et les pieds moites. Au coin de la rue Richelieu, une prostituée lui dit, tu viens chéri ? Embarrassé, il fit demi-tour et prit à l'Opéra l'II jusqu'à la place Saint-Michel. Il commença à errer. Il était dans les dix heures. Près de l'Odéon, il aperçut devant lui un être du sexe féminin qui marchait d'un pas léger. Il n'y avait personne d'autre dans la rue. Il la rattrapa et murmura : Pardon, mademoiselle. Ainsi interpellée, la jeune fille se retourna et demanda : de quoi ? Elle avait l'air terriblement mineure. Tuquedanne dit Pardon et traversa la rue. Il prit le metro à Saint-Germain-des-Prés et retourna chez ses parents qui habitaient rue de la Convention.

Le matin, il traînait dans l'appartement; l'après-midi, il traînait dans Paris; le soir, il traînait dans les livres. Il lisait abondamment ayant pris un abonnement chez Tronche, rue Dupuytren. Il y allait chaque jour, puis s'asseyait près de la Fontaine Médicis, puis il prenait tel ou tel chemin à travers la ville. Les femmes étaient belles, cette année-là. Elles avaient raccourci leurs jupes, ce fut un été splendide. Chaque soir, Tuquedanne rentrait chez lui, désespéré. C'est vers cette époque qu'il recopia cette citation de Proust dont il était l'auteur :

" J'étais incapable de sincérité. S'il m'arrivait parfois de me représenter à moi-même tel que j'étais ou du moins tel que je me croyais être, je ne pouvais l'écrire soit par manque de cynisme et par un reste

" de pudeur (qui me paraissait alors des plus ridicules, la considérant
" comme une valeur factive et pour la critiquer avec plus de facilités,
" la confondant avec l'exaspérante pudibonderie qui me faisait détester
" la plupart des moralistes) soit parce que ma vanité eut assez mal
" supporté que je fixasse par l'écriture les défauts qu'elle souffrait
" de me voir posséder. Ainsi je me sentais incapable de préciser mes
" pensées et mes gestes, à l'égard des femmes, ne consentant pas à
" avouer par écrit quelle conduite j'avais eue en telle ou telle
" circonstance et qui, à l'examen, me semblait sotte ou témoignant d'une
" timidité excessive que j'essayais de transformer en indifférence à
" l'égard de ce que je désirais le plus, comme si le seul fait d'écrire
" que j'avais été sot, timide ou ridicule eût accru l'humiliation que je
" ressentais en me constatant tel ou bien eût solidifié ces défauts qui
" m'amoindrissaient en m'empêchant ainsi de m'en débarrasser un jour."

Mais il continuait à mépriser ce qu'il désirait le plus, par ne
point l'avoir. Le soir, après le dîner familial, se retrouvant seul, il
se regardait souffrir jusqu'à ce que sa souffrance devint si aigüe
qu'elle se dissipât d'elle-même ne pouvant dépasser ce point suprême.
Puis, il se couchait fort las et le lendemain, recommençait de même.
Lors il se mettait à geindre sur la monotonie de ces jours qui s'écou-
laient si semblables et qui ne lui livraient aucun espoir. Accablé par
faiblesse, il exaltait l'activité des sens. Il lut Paludes et Les
Nourritures Terrestres ; il approuva fort ces deux ouvrages et des
phrases telles que : "Il y a des choses que l'on recommence chaque

jour parce qu'on a rien de mieux à faire, il n'y a là ni progrès ni
tretien," ou bien : "Angèle, chère amie, ne trouvez-vous pas à la fin
que notre vie manque de réelle aventure", ou bien encore " Une existence
pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité", lui paraissaient ^{égales} à
lui-même . Il lisait aussi d'autres livres, beaucoup d'autres livres.

Puis vint Septembre.

Il ne pensait plus à rien. Il ne souffrait plus. Il était calme.
Il se mit à visiter Paris. Il essaya des musées, mais il préférait les
rues. Il préparait avec soin de longs itinéraires qu'il suivait scrupuleu-
sement. Il allait en long, en large, en rond, en zig-zag. Tel jour, il
traversait la ville du nord au sud, tel autre, il la transperçait de
l'est à l'ouest. Il cheminait le long des ceintures successives, de
boulevards. Il parcourait un à un chaque arrondissement, mais il n'osait
s'aventurer dans les ruelles, dans les impasses, sous les voûtes. Il
craignait les rues de prostituées et se préoccupait toujours de l'effet
que sa présence pouvait produire sur les gens du quartier. Il renonçait
pourtant à se soucier des femmes. Chaque rue nouvelle qu'il/suivait lui
était toujours un sujet d'exaltation; entre toutes, il affectionnait
la rue Saint-Honoré. Puis il/s'inquiéta de l'aspect changeant des
villes et du devenir de leur configuration. Il composa même là-dessus
un petit poème qui en dit plus qu'un long discours.

Le Paris que vous aimâtes
n'est pas celui que nous aimons
et nous nous dirigeons sans hâte
vers celui que nous oublierons



M. Puy
n. 1
va -



Topographes ! Itinéraires !

Dérives, à travers les villes !

Souvenir des anciens horaires !

Que la mémoire est difficile !

Et sans un plan sous les yeux

Vous ne nous comprendrez plus

car tout ceci n'est que jeu

et l'oubli d'un temps perdu



Charlie Chaplin vint à Paris. Les nouveaux magasins du Printemps brûlèrent. Un train déraila sous le tunnel des Batignolles. Le mois d'octobre, apportait un beau soleil tout neuf. Vincent Tuquedenne continuait à perdre son temps. Il continuait à ne penser à rien. Il renia toutes ses admirations passées et d'un oeil sec contempnait le crâne éoervelé des grands hommes, morts ou vivants, couchés dans leur tombe ou dans leur lit, les grands hommes ne bronchaient pas. Vincent Tuquedenne ne leur pardonnait pas la moindre erreur, or les grands hommes s'en pardonnent d'autres. C'est ce qu'il ne voulait admettre. Il n'admira plus les héros. Tous les jours, il rentrait dîner chez ses parents qui habitaient rue de la Convention.

Le terrain ainsi déblayé, il se retrouva de nouveau seul en face de lui-même. Autour de lui, gisaient quelques décombres. Sa vie continuait d'être calme et amère. Il tendit à ressembler à ces décombres. Il avait cessé de s'intéresser à quoique ce soit. Un jour, il s'aperçut qu'il s'émiettait. Il prit un morceau de papier, il écrivit dessus :



Je m'émiette, alors il eut une grande impression de force et tomba en admiration devant lui-même.

Je ne me croyais pas si fort, se dit-il. Voilà une fameuse idée. Je m'émiette.

Il nota au dessous l'heure de sa découverte, vingt-trois heures treize. Quelques jours plus tard, il lut dans Nietzsche la phrase suivante : "Vous/évenez toujours plus petits, petits gens ! Vous vous émiettez vous qui aimez vos aises, vous finirez pas périr " et ne trouva pas la rencontre mauvaise. Le mois d'octobre continuait à être un mois comme on n'en avait jamais vu, dans le genre beau temps. Vincent Tuquedenne se mit tout à coup à élaborer de grands projets, à se fixer des emplois du temps, à préparer des plans de travail. Il allait préparer simultanément les quatre certificats de licence; il allait suivre des cours au Collège de France, à l'Ecole des Hautes Etudes, à la Faculté des Lettres et à la Faculté des Sciences; il allait apprendre trois ou quatre langues vivantes qu'il ignorait mais dont la connaissance lui paraissait nécessaire; bref, tous les jours, il rentrait dîner chez ses parents qui habitaient rue de la Convention.

Vers la fin du mois, Hublin lui écrivit qu'il rentrait du Havre et lui fixait rendez-vous, au café de la Sorbonne, lundi à quatre heures.



CHAPITRE XIV

Avant de se rendre au rendez-vous fixé par son ami, Vincent Tuquedenne passa chez un coiffeur se faire couper les cheveux. Il allait rarement deux fois chez le même perruquier, n'arrivant jamais à se faire arranger selon ses indications. Il détestait cette race, en raison de leurs préjugés et de leur bavardage. Ce jour-là, son choix fut particulièrement malheureux. Il tomba entre les mains d'un pervers auquel il ^(se fut) refusa une ondulation. Cette faiblesse lui coûta cher, moralement et pécuniairement. Il sortit de là, furieux. Devant une glace, il se découvrit et contempla tristement les vagues qui agitaient sa chevelure. Il était tout à fait dégoûté. Un instant, il pensa ne pas aller au rendez-vous. Il hésita, puis finit par se décider. Jean Hublin l'attendait. Il portait toujours les cheveux très longs.

-Bonjour mon vieux, dit Tuquedenne en s'asseyant.

Il posa son chapeau sur la banquette. Hublin l'examina.

55 | -Te voilà drôlement arrangé, constata-t-il. Tuquedenne rougit. -Alors comment vas-tu ? Tu as passé de bonnes vacances au Havre ?

-Peuh, fit l'autre en regardant distraitement les ondulations.

-Tu as vu Rohel ?

-Je l'ai aperçu plusieurs fois, mais je ne lui ai pas parlé. Il a causé deux ou trois petits scandales, au Casino et ailleurs. Des histoires d'ivrognes. C'est Muraut qui m'a raconté ça. Il était aussi de la bande, ça le rendait fier.

-Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

-Est-ce que je sais, moi ? Je m'en fous de leurs idioties.



Tuquedenne le regarda. Il avait l'air mauvais.

-Çà ne te disait rien d'aller avec eux ?

Hublin haussa les épaules.



-Avec ces imbéciles ? C'est à moi que tu demandes çà ?

-Je te disais çà comme çà. Tu n'as vu personne, alors là-bas ? Tu ne t'es pas embêté ?

-Non, et toi ? Qu'est-ce que tu as fait ?

-Moi ? J'ai lu, je me suis promené. Oh j'ai fait pas mal de choses.

Hublin ne lui demanda pas quoi.

-Où en es-tu ? Tu t'intéresses toujours à l'au-delà ?

Hublin fit la moue.

-C'est très à la mode en ce moment le spiritisme, dit Tuquedenne.

-C'est bien une question de mode. Oui, je m'y intéresse toujours.

Plus passionnément que jamais. Tu sais, j'ai découvert quelque chose. Je crois avoir découvert quelque chose. Je te le dis à toi, parce que tu es mon ami. Les imbéciles du Havre, tu penses comme çà les ferait rigoler. Je te dis çà à toi parce que tu es mon ami. Tu ne penses pas comme moi, mais tu es un ami. Les autres, tu penses comme çà les ferait rigoler. Au Havre, par exemple. Ou encore les professeurs en Sorbonne. Çà les fait rigoler.

-Mais quoi ? Qu'est-ce qui les fait rigoler ?

-Ah oui, je suis médium.

Hublin ~~font~~ tombait dans les confidences. Tuquedenne embêté, buvait son demi à petites gorgées, grognant de temps à autre.

-Qu'est-ce qui te fait penser çà ?



-Cet été, je me suis livré à des expériences. Au fond, c'est très scientifique, le spiritisme. Oui, cet été, je me suis livré à des expériences. Il m'a semblé que je pouvais faire un médium. Un bon médium. Il m'a semblé que j'étais fait pour correspondre avec les morts. J'ai déjà obtenu quelques communications, tu sais. Je te dis ça à toi parce que tu es un ami. Tu penses les autres, les imbéciles, comme ils rigoleraient.

-Oui. Bien sûr.

-J'ai déjà obtenu quelques communications. Mais ce n'est pas concluant. Victor Hugo et Tolstoy m'ont parlé. Mais ce n'est pas concluant.

-Victor Hugo et Tolstoy ?

-Oui. Ce n'est pas concluant. Au fond tu sais ce que je veux ? Tu sais avec qui je veux entrer en communication ?

-Avec qui ? avec Jeanne d'Arc ?

-Imbécile. Avec mon père.

-Ah, ton père.



Tuquedenna se sentait complètement idiot. Et lui, c'était son meilleur ami. Fallait-il qu'il ait changé ! qu'ils aient changés ! Non, ce n'était pas son ami. Il l'embêtait, il le gênait avec ses histoires.

-Je voudrais correspondre avec mon père, continua Hublin. Mon père est mort, mais j'ai à lui parler. Nous avons à parler ensemble. Tu te souviens du jour où nous sommes allés avec Muraud et Pensec dans la falaise ? C'était encore une idée de Muraud, ça. Mon père était malade, tu te souviens. Je l'^{te}avais dit . Je ne savais pas qu'il était si malade, si malade. On est rentré, il était très tard. Tu te souviens ? On avait prévu que nos parents nous engueuleraient. Tu n'étais pas très rassuré.



C'était la première fois que tu faisais une fugue comme ça. Tu avais les foies..

Hublin ricana et continua :

-Moi, quand je suis rentré, il était mort, mon père.

Tuquedenne fit ~~huhum~~ et vida le fond de son demi, la mousse qui se liquéfiait dans le fond de son verre. Quel emmerdeur, pensa-t-il et de nouveau il fit ~~huhum~~.

-Tu ne te rends pas compte, dit Hublin.

-Si, si.

-Non.

-Vous avez appelé ? demanda le garçon.

-Non, dit Hublin.

-Moi, je prendrai bien encore un bock, dit Tuquedenne. Et toi, tu ne prends pas autre chose ?

-Non merci.

Le garçon s'éloigna.

-Tuquedenne, est-ce que tu me comprends ?

-Oui mon vieux, bien sûr.

-Tu comprends ça ? Je voudrais parler à mon père. C'est très simple. Il n'y a pas de raison pour que je ne le puisse pas. Vraiment, tu sais, je crois que je suis médium. Je pourrais être médium.

Le garçon apporta le bock. A ce moment entrèrent Rohel et Wullmar. Ils venaient de se rencontrer, il y avait à peine un quart d'heure. Ils étaient en train de nouer une solide amitié. Car Rohel avait vaincu la réserve dans laquelle Wullmar se tenait à son égard.





Tout le monde échangea des exclamations de surprise. Wullmar s'assit à la table des deux philosophes avec un dégoût marqué; Rohel ne réservait ce sentiment qu'au seul Jean Hublin.

-Alors, on va recommencer cette année, dit Rohel en riant. —
Résultats pas fameux, hein ? Moi, je m'en fous des résultats. Un de plus, un de moins.

Ça ne voulait pas dire grand'chose ce qu'il disait, mais devant Wullmar, il crânait.

-Vous faites votre médecine ? demanda Tuquedenne à Wullmar.

-J'ai plaqué. Un médecin dans la famille, ça suffit.

Il faisait allusion à son père.

-Je dis que je fais mon droit, continua-t-il, je trouve que ça suffit.
Et vous, toujours la philo ? Toujours le nez dans les bouquins ? Moi, ça me court les bouquins. Rat de bibliothèque ou rat d'hosto, l'un ne me plait pas plus que l'autre.

Rohel trouvait Wullmar épatant. Il prit un livre que Tuquedenne avait posé sur la table. C'était Les Caves du Vatican.

-C'est bien ? demanda-t-il ?

-C'est épatant.



Rohel le feuilletait.

-Vous me le prêtez ?

-Je l'ai pris chez Tronche. Je vais le rendre tout à l'heure.

-Faudra que je lise ça, dit Rohel.

-Vous n'avez pas lu Paludes ? demanda Tuquedenne. C'est épatant aussi.

Et Les Nourritures ?

-Je n'ai lu que l'Immoraliste, répondit Rohel.



-C'est bien ça ? demanda Wullmar.

-C'est épatant, dit Rohel. Lisez-ça, c'est épatant. Ménalque, c'est un type extraordinaire. Vous vous souvenez quand il dit, ce qui donne à chacun sa valeur, c'est ce qu'il a de différent des autres.

-Eudra que je lise ça, dit Wullmar.

-Lisez, les Caves aussi, dit Tuquedenne. C'est encore mieux.

-Je verrai, dit Wullmar.

-Vous allez encore être pion, cette année ? demanda Tuquedenne à Rohel.

-Non, merci. Ma mère me fait une pension, cette année.

-Vous suivrez les cours ? demanda de nouveau Tuquedenne.

-Quelquês-uns.

-Et où habitez-vous ?

-Rue Gay-Lussac.

-Quelle idée ! s'écria Wullmar. C'est un sale quartier, par ici. Moi, j'habite à la Villette.

à la Villette ?

-C'est un chic quartier. Il y a des gens qui sont bons pour la bigorne de ce côté là. Allez-y voir.

-Sans blague, vous habitez à la Villette, demanda Rohel.

-C'est un chic quartier, continua Wullmar. Tous les soirs, il y a des bagarres. Hier encore, j'ai vu deux types qui se rentraient dedans. C'était quelque chose. A la fin, il y en a un qui a planté ses deux doigts dans les yeux de l'autre. Une belle fourchette, il n'y voyait plus. Le premier l'a descendu d'un coup de talon dans le ventre. Les flics arrivaient, alors il s'est débiné ! ça, c'est un chic quartier.

-Sûrement, dit Rohel épaté.

Hublin se leva.





-Je m'en vais, dit-il.

Les autres le laissèrent partir sans difficulté. Tuquedenne lui serra la main distraitement. Hublin disparut.

-quel cloporte, dit Wullmar.

-Il n'est pas rigolo, dit Rohel.

-Il mène une drôle de vie, dit Tuquedenne. Il vit tout à fait solitaire et il s'occupe de spiritisme.

-C'est gai, dit Wullmar.

Tout à coup, il fixa Tuquedenne.



-Tiens, vous avez changé, remarqua-t-il.

-C'est vrai, s'écria Rohel. Il s'est fait coup~~er~~ les cheveux.

-Et ondulé, ajouta Wullmar.

-Oh ça, l'ondulation, dit Tuquedenne très ennuyé.

-Ce que je peux avoir horreur des cheveux longs, dit Wullmar. Si votre copain se balladait quai de Valmy, il y aurait des rigolos qui s'amuseraient à le balancer dans le canal.

-Il est bien libre, dit Tuquedenne.

-Ça c'est vrai, dit Wullmar. Vous êtes libre de vous faire onduler si ça vous chante.

-Bien sûr, dit Tuquedenne.

-J'en ai assez de ce bistrot, dit Wullmar. D'ailleurs, il faut que je m'en aille. J'ai un rendez-vous.

Il se leva, laissa l'argent de son demi sur la table et leur serra la main.

-Je vous verrai bientôt ? demanda Rohel qui aurait bien voulu l'accompagner, mais n'osait le faire.



-A bientôt, répondit Wullmar.

A son tour, il disparut.

-C'est un type, hein, dit Rohel.

Tuquedenne haussa les épaules. Naturellement, c'était un type, mais ses histoires de La Villette ça lui paraissait plutôt du chiqué. Et sa façon de parler argot, c'était aussi un truc pour en jeter plein la vue. Rohel reconnut qu'en effet il y avait peut-être du chiqué dans ce qu'il racontait, mais tout de même, c'était un type. Puis ils se mirent à parler des récentes lectures qu'ils avaient faites et Rohel conseilla à Tuquedenne de lire La Soirée avec Monsieur Teste, il trouvait ça épatant malgré ce que lui en avait dit Cormois.

-Tiens, vous connaissez Cormois ? demanda Tuquedenne.

Rohel fit semblant de n'avoir rien dit, mais l'autre en conçut pour lui quelque admiration.



CHAPITRE XV

Rohel avait dit à Tuquedenne de venir le voir chez lui, rue Gay-Lussac, le mardi suivant; ils fumeraient ensemble quelques pipes. Vincent prit le nord-Sud jusqu'à Rennes, et de là suivit la rue de Vaugirard jusqu'à l'Odéon. Il s'attarda sous les galeries pour voir les nouveautés traversa la rue pour pisser dans l'urinoir qui se trouve en face la maison d'édition Fontemoing et longea la grille du Luxembourg. Le jour, grisâtre, mourait doucement, un jour d'automne gris et doux. Les promeneurs évacuaient le jardin. Les autobus roulaient autour du bassin de la place Médicis en pétant indiscrètement. Des lumières s'allumaient ici et là. Vincent Tuquedenne se sentit gagner par une mélancolie profonde et s'il avait eu du papier sous la main, il n'aurait pas écrit de poème, mais bien laissé la feuille blanche. Une jeune femme qu'il croisa et qui lui parut belle le fit définitivement verser dans les pensées mélancoliques. Il y avait bientôt un an qu'il était arrivé dans cette ville et voilà, il était toujours vierge. Cela ne continuerait-il pas toujours ainsi ? Et quelle raison y avait-il pour qu'un jour il ne le fût plus ? Mille et mille femmes l'entouraient. Qu'il était donc seul à Paris.

Et sa gloire ? Qu'avait-il fait de sa gloire ? Dix-neuf ans, Rimbaud écrivait la Saison en Enfer. Tuquedenne ne l'oubliait pas; lui, Tuquedenne, avait déjà dix-huit ans. D'ailleurs, à quoi cela servirait-il, d'écrire ? Il venait de lire avec enthousiasme La Scierie avec Monsieur Teste. Plutôt que Rimbaud, ne serait-il pas une



sorte de Teste : ni vu, ni connu. Quelle force, être ainsi, génial, et de n'en rien montrer. Vincent Tuquedenne illustra sa pensée d'un sourire, puis songeant à ce poème qu'il avait intitulé Chance, il se souvint de ces vers, la valise usée, à la ligne, l'hiver qui pénètre, à la ligne, l'encre qui s'épaissit, à la ligne, et cette odeur qui se répète, à la ligne, avec chaque chambre d'hôtel. Ça voulait bien dire ce qu'il voulait dire. Tout de même, il avait dix-huit ans. Il devint soucieux.

Et dans un autre poème, il avait écrit

laisser au papier sa marge

à l'instant sa douleur, ce qui n'était pas mal,

se disait-il en entreprenant de traverser le boulevard Saint-Michel, en face de la gare.

De l'autre côté, il se trouva face à face avec un vieillard.

Il identifia aussitôt, malgré sa myopie. C'était la Pastille, son vieux professeur d'histoire. Il hésita. Devait-il le saluer ? L'autre hésitait aussi.

-Mais c'est Tuquedenne, finit par s'écrier Tolut de sa voix de fausset.

E. bien, eh bien, vous voilà donc étudiant ?

-Oui, monsieur, répondit poliment Tuquedenne à cette indiscrete quoique naturelle question.

-Je parie que vous préparez Normale, dit l'autre.

-Non, monsieur. Ça licence seulement. En Sorbonne.

-Licence d'histoire ?

-Non, monsieur, de Philosophie.

Tolut tombait de désappointement en désappointement. Tuquedenne en était triste pour lui.





-Vous auriez des dispositions pour l'histoire, vous auriez fait un bon historien.

-C'est la géographie, monsieur, qui ...

-Ah, la géographie, soupira Tolut, c'est une science bien difficile. Voyez-vous, Tuquesdanne, on n'apprend la géographie qu'en voyageant; on ne devrait l'enseigner qu'après avoir voyagé. Enfin! enfin! Je suis bien content de vous voir, je n'ai pas souvent l'occasion de rencontrer mes anciens élèves.

- En non, en effet ?

Sur cette remarque, Tolut se tut et Tuquesdanne de même. Que d'ennui dans cette nuit naissante ! Les autos coinguaient comme des canards et des inconnus criaient des titres de journaux. ~~XXXXXXXXXX~~
~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

-Voyons voir, dit Tolut, voyons voir. Votre ami Cindol, qu'est-il devenu ?

-Il est resté au Havre, Monsieur. Il travaille dans le coton.



Cindol, la gloire de la classe, était toujours le second. Il ne descendait jamais plus bas, ni ne grimpait plus haut, mais en toute chose, il était égal. Tuquesdanne le méprisait violemment. Et qu'était-il devenu ? un havrais dans le coton. Pourquoi pas dans le café, autre mamelle commerciale de la ville ? Et c'était le premier nom venu. La Bastille continua son énumération, n'oubliant aucun élève, alors que le souvenir de certains n'était déjà plus pour Tuquesdanne qu'un peu de cendre éparpillée.

-Ah bien, ah bien, disait le vieux professeur et Vincent ne savait comment s'en débarrasser, car il n'aurait pas voulu lui causer de peine



Maintenant, il faisait nuit et ni l'un, ni l'autre, ne savaient comment se quitter.

-Voilà, balbutia Tuquedenne.

-Voilà, répéta Tolut. Ça me fait plaisir, allez, le voir un de nos anciens élèves. Ça me fait plaisir, allez.

Tuquedenne profita de cette occasion pour lui tendre la main en bafouillant une excuse et s'enfuit en maugréant. Il remonta la rue Gay-Lussac jusqu'à l'hôtel de l'Ouest. Rohel occupait la chambre 10. Tuquedenne le trouva fumant une pipe et lisant un journal. Il s'assit sur une chaise de velours rouge, la seule qui orna la pièce. Rohel s'étendit sur son lit, un lit de cuivre. Du robinet du lavabo, une goutte d'eau régulièrement tombait :

-Qu'est-ce que vous pensez de Landru ? demanda Rohel.

L'autre hésita. Sujet de conversation pour gens vulgaires, jugeait-il d'habitude, pour bourgeois, pour pauvres types.

-C'est un type opatant, dit Rohel. Vous ne lisez pas les souvenirs de Fernand Segret dans le Journal ? (Non, Tuquedenne ne les lisait pas) Etant ! quand elle lui a appris la fin de la guerre, vous savez ce qu'il lui a dit ? Ça arrive trop tôt. C'est un type extraordinaire, un génie.

Tuquedenne n'avait pas pensé à tout cela.

-Ils vont le juger, continua Rohel. quand on pense que des paysans, des commerçants, vont juger cet homme formidable ! Ce que ça peut être grotesque.

-En effet, dit Tuquedenne qui commençait à admirer Landru.

Rohel vida sa pipe autour d'un cendrier, puis la rebourra





aussitôt.

-Vous ne devriez pas faire ça, dit Tuquedenne. Ça esquinte les pipes.

-Je m'en fous, répondit Rohel. Quand elle sera esquincée, j'en achèterai une autre. S'il fallait se soucier de tout ça !

-Oui.

-Landru, c'est le meilleur représentant de l'esprit moderne. Vous connaissez cette histoire ? Il s'habillait en marquis et faisait la tournée de toutes ses fiancées et à chacune il disait : "Vous m'excusez si je ne reste que cinq minutes ? Vous comprenez, ... un bal masqué."

-C'est joli.

-C'est épatant. Vous savez combien il a eu de fiancées ? 293 environ et il est possible qu'il a couché avec plus d'une centaine.

-Ce n'est pas mal.

Quand j'aurai couché avec une centaine de femmes... Rohel spirit sa pensée.

-Vous n'avez pas couché avec autant de femmes que ça, non ?

Tuquedenne risotta d'un petit air modeste. Non, il n'avait pas couché avec autant de femmes que ça. Zéro plus petit que cent. Rohel comptait en lui-même.

-Trente-huit, moi.



Ce n'était pas tellement.

-Un qui ne doit pas avoir couché avec beaucoup de femmes, dit Rohel en tirant vigoureusement sur sa pipe qui gargouillait, c'est Hublin.

-Votre pipe est bouchée, remarqua Vincent. Il faut la nettoyer plus souvent.

C'était un technicien. Il savait fumer.



-Il doit être vierge, ajouta-t-il négligemment. Je ne l'ai jamais vu avec une femme.

-Il est sûrement puceau, dit Rohel. Et spirite à son âge, ça ne s'est jamais vu.

2) -ça le préoccupe (terriblement). Je crois que la mort de son père l'a impressionné.

Rohel haussa les épaules. Lui aussi avait à sa charge un père mort, un héros de la guerre. Sa famille voulait faire peser sur ses épaules le cadavre glorieux, l'écumoire de viande que des brancardiers ramassèrent dans cette fameuse boue des tranchées. Mais Rohel ^(lui) ne se laissait pas faire.

-Une petite poule lui changerait les idées, dit-il sentencieusement.

Tuquedenne trouva la remarque vulgaire, mais il approuva d'un sourire. Dans le silence, les pipes ronronnaient. Dehors, le brouillard collait aux vitres. Tuquedenne se sentit heureux.

-Tiens, j'ai lu Teste, dit-il

-Pas mal, non ?

-Si.

-Teste, Landru, Lafcadio, voilà mes maîtres.

-Pourquoi des maîtres ? je ne recherche pas de maîtres. Il n'y en a aucun qui me satisfasse.

-Même Teste ?

-Même Teste.

-J'ai connu un vieux poète, dit Rohel pensivement, savez-vous comment il appelait la Soirée avec Monsieur Teste ? Une machine à stériliser.

C'était un type sympathique, mais je trouve cette opinion absurde.





-Ce n'est pas non plus la mienne, répondit Tuquedenne qui comprenait l'allusion à Cormois.

Rohel se leva pour ouvrir la fenêtre, pour aérer expliqua-t-il.

-Vous écrivez? lui demanda Tuquedenne.

-Vous pensez ?

Qu'est-ce que je pense ?

-J'oubliais Rimbaud, dit Rohel. La Saison en Enfer. Comment peut-on maintenant écrire ?

-C'est foutu, la littérature, dit Tuquedenne.

-Et la peinture, et le reste ajouta Rohel, Tout ça, c'est foutu. Tenez, Wullmar, voilà un type moderne.

-Et Hublin, un type démodé.

-C'est sûrement le plus beau produit du lycée du Havre.

-C'est un type bien malheureux.

-Vous en avez pitié ?

-Vous pensez ! répliqua Tuquedenne.



-Les spirites vierges, énonça Rohel en fermant la fenêtre parce qu'il faisait froid, ce que ça peut présenter comme intérêt !

-Vous n'avez jamais été ~~ami~~ avec lui, dit Tuquedenne.

L'autre ne répondit pas.

-Tiens, à propos du Lycée, j'ai rencontré la Pastille tout à l'heure.

-Le vieux Tolut ? Je l'ai vu il y a un an chez Brennuire. C'est son oncle.

-Sans blague. C'est drôle ça. J'en ai eu du mal à m'en débarrasser. Il m'a énuméré tous les noms dont il se souvenait et m'a demandé ce que les types étaient devenus.



-Il vous a parlé de moi ?

-Justement, non. Il vous a oublié.

-Il doit être bien gâteux maintenant, dit Rohel vexé.

-Pas tellement. Enfin, pas mal. Pour revenir à Teste, naturellement, je trouve ça épatant. Mais des maîtres, pourquoi chercher des maîtres?

-Eh bien, mettons que ce soit des poteaux indicateurs !

-C'est ça, dit Tuquedenne en riant.

Il se leva.

-Il faut que je m'en aille.

-Vous êtes pressé ?

-Mon père mange à heures fixes.

-Ah c'est vrai, vous habitez chez vos parents, dit Rohel avec une fine nuance de mépris.

Tuquedenne se sentit humilié.

Ils se fixèrent un rendez-vous pour un jour prochain. En descendant l'escalier, Tuquedenne ruminait son humiliation. Était-ce sa faute à lui, si ses parents habitaient Paris? Rohel faisait le malin parce que la guerre l'avait débarrassé de son père. On pouvait facilement être libre dans ces conditions-là ! En sortant de l'hôtel, Vincent aspira une bonne bouffée de brouillard truffée de mugissements mécaniques. Les passants allongeaient docilement leur ombre devant chaque réverbère. On criait les journaux du soir. Tuquedenne se sentit de nouveau heureux. Il aimait passionnément Paris, il aimait voir les premières nuits d'hiver envelopper la ville et c'est sans amertume qu'il rentra dîner chez ses parents qui habitaient rue de la Convention.



CHAPITRE XVI

Madame Dutilleul se tirait les cartes. A la porte on tapa. Elle dit "entrez". C'était lui.

-Tu es content, Louis ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

-Elle est charmante, cette petite, elle est charmante. Mais je ne veux plus la voir.

-Non ?

-Elle ne se renouvelle pas. Elle manque d'imagination et puis je suis fatigué.

-Voici l'hiver, n'est-ce-pas ?

-Ce sera un très mauvais hiver, très mauvais.

Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

-Un garçon de café que je connais.

-Et qu'est-ce qu'il en sait ?

-Il prévoit l'avenir.

-Il tire les cartes ?

-Non, ce sont les planètes qui le renseignent. Et des calculs d'un compliqué !

-Je voudrais bien le connaître ton garçon de café.

-Chut ! Ce n'est pas possible. C'est un secret entre nous.

-Bon, bon. Tu fais un piquet avec moi ?

-Non, ma petite, je n'ai pas le temps. Un rendez-vous d'affaire très important.

-On peut savoir ce que c'est ?

-C'est un mercanti qui doit me confier une certaine somme d'argent





pour que je lui trouve un appartement.

-Tu lui trouveras quelque chose ?

-Non. C'est un gros cochon. Il s'est enrichi pendant que les autres se faisaient casser la gueule au front. Il est borgne, il n'a pas fait la guerre. Un sale nouveau riche.

—————Tu n'escroques jamais que les gens qui te sont antipathiques.

-Çà c'est vrai. Alors, on ne peut pas dire que ce soit des escroqueries

-Ce que je me demande, c'est pourquoi tu ne fais jamais que des petites affaires.

-Je suis un modeste.

-Tu as tort, dit Madame Dutilleul. Mais l'ambition peut encore te pousser.



M. Dutilleul lui baisa la main, et sortit. Il descendit la rue Saint-Roch jusqu'à la rue de Rivoli et là prit le métro jusqu'à l'Hotel de Ville. Il avait rendez-vous dans un café au coin de la rue des Archives et de la rue de la Verrerie. Mais à peine eut-il pris la rue des Archives qu'il aperçut un immense attroupement. Il en attribua tout d'abord la cause à quelque accident ou quelque rixe de peu d'importance, mais il lui fut désagréable de constater que le centre en était le café de son rendez-vous.

-Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à un quidam quelconque.

-Un type a été assassiné, répondit cet on.

Inquiet, M. Dutilleul s'approchait, traçant son chemin à travers la foule. Autour de lui, on disait :

-C'est un type qui a été assassiné.

-Par une femme.

-C'est une femme qui lui a arraché les yeux.

-Elle l'a vitriolé.

-Un homme lui a fendu le crâne.

-C'est faux.

-C'est un crime atroce.



Deux agents gardaient les portes. Puis, on entendit la cloche d'une ambulance; elle s'arrêta devant le café. D'autres agents arrivèrent. La porte du café s'ouvrit. Les têtes se tendirent. La police ne parvenait pas à contenir la foule. M. Dutilleul réussit à se trouver au premier rang. Soutenu par deux ~~hommes~~^{femelles}, un gros homme passa, la tête enveloppé de bandages et gémissant. Il monta dans l'ambulance qui disparut. M. Dutilleul avait reconnu son nouveau riche.

-Je n'ai pas de chance en ce moment, murmura-t-il.

Il écoutait distraitement les commentaires de ses voisins. Cependant, la police ayant terminé son enquête, évacuait les lieux. La foule se dispersait peu à peu; mais le patron craignant les curieux, fermait boutique. M. Dutilleul s'approcha de lui.

-Ah M. Blaisolle, lui dit le cafetier, vous savez ce qui est arrivé ?

-Vous allez me raconter ça.

-Eh bien, entrez donc, M. Blaisolle. Mais je ferme ~~derrière~~^{derrière} vous. Si je laissais entrer tout ce monde-là, ils me chiperait toutes mes petites cuillères. Ah, c'est terrible, c'est effroyable.

Il ne restait dans le café que quelques vieux clients. M. Blaisolle les connaissait tous. Ils l'accueillirent par des exclamations où se mêlaient l'effroi et l'orgueil d'avoir assisté à cette scène



effroyable.

-Vous allez me raconter ça, dit M. Blaisolle.

-Eh bien, voilà. M. Tormoigne, vous le connaissez bien, M. Tormoigne, celui qui était borgne ? Eh bien, il était là avec nous à boire un verre. Ma foi, je dois dire qu'il était un peu parti et il devait bien en être à son troisième pernod. Enfin, on disait des blagues ensemble en faisant une petite manille quand voilà un drôle de pistolet qui entre pour acheter un timbre-poste. C'était un drôle de pistolet parce qu'il avait les cheveux dans le dos, pire qu'un artiste-peintre. Alors, M. Tormoigne qu'était justement ce jour-là porté à la rigolade dit comme ça ; tiens, voilà Absalem. Ça naturellement, ça nous a fait rire. L'autre faisait mine d'avoir rien entendu. Il attendait sa monnaie. Alors M. Tormoigne dit plus fort : je le dis bien, c'est Absalem ! Et nous, on a commencé aussi à rire et à ma femme elle se retenait à quatre pour ne pas lui rire au nez, au phénomène. Les coiffeurs doivent pas faire fortune avec des gars comme ça, continua à dire M. Tormoigne. Nous on se met à rigoler. L'autre empoche son timbre, il le lèche et il le colle sur son enveloppe. Alors M. Tormoigne ajoute : c'est joli des cheveux comme ça, mais ça doit prendre la poussière. Nous on rigolait et ma femme c'est tout juste si elle n'en pissait pas par terre tellement c'était drôle. Le phénomène, lui, ouvre la porte et s'en va, il était tout rouge et il faisait mine de sourire mais il devait être dans ses petits souliers pensez donc. Au revoir, Absalem, que lui crie M. Tormoigne, si ta maman est trop peuvre, je lui paierai une tondeuse. Vrai, tout le monde rigolait. L'autre sort et ferme la porte derrière

lui et nous on se remet à jouer quand voilà qu'au bout de cinq minutes à peine le type aux cheveux longs rentre; il ferme sa porte et se met au comptoir et il demande un bock. Alors M. Tormoigne sans s'épater dit comme ça, sans lever le nez de dessus son jeu, tiens voilà Absalom revenu. Pensez donc si ça nous a fait encore rire ! Même que les bouteilles en tremblaient. Mais l'autre, il ne rigolait pas. Il avait même l'air bougrement sérieux. Oh, lui dit M. Tormoigne, on vient me chercher querelle ? On n'est pas content d'avoir des jolis cheveux bouclés comme ça ? A ce moment-là, personne ne se doutait de ce qui allait se passer, on ne pensait qu'à rigoler car il y avait de quoi, eh bien, M. Blaisolle, savez-vous ce qui s'est passé ? Le phénomène s'est avancé vers M. Tormoigne et puis, pan, il lui a enfoncé son doigt dans l'oeil. Comme je vous le dis. Ah, s'il a gueulé M. Tormoigne. La femme s'en est évanouie et le type s'est débiné tellement vite qu'on ne l'a pas retrouvé. Il a complètement disparu. Et M. Tormoigne restait à beugler en salissant le jeu de cartes et le tapis avec le sang qui lui pissait de son oeil. Avec son index qu'il a fait ça, l'artiste-peintre. Pan dans l'oeil, c'est le cas de le dire. Et ce pauvre M. Tormoigne le voilà aveugle maintenant.

-C'est horrible, dit M. Blaisolle.

-Ça vous pouvez bien le dire, que c'est horrible.

-J'espère qu'on le guillotinerait le misérable qui a fait ça, dit l'épouse du cafetier.

-On devrait le griller à petit feu, dit quelqu'un.

-Les criminels sont pas assez punis, ajouta un autre.





- Ce pauvre M. Tormoigne, reprit le patron, le voilà aveugle, maintenant.
- C'est à la guerre qu'il avait perdu son premier oeil, demanda un curieux.
- Pensez-vous, répondit un méchant. Pendant la guerre, il s'est enrichi alors que les autres se faisaient casser la figure. Ça lui a rapporté d'être borgne.
- On aurait pu le prendre au moins dans l'auxiliaire, dit un anonyme.
- Il y a eu et il y aura toujours des injustices, articula un personnage.
- Tout ça n'empêche pas ^{que} les criminels sont jamais punis, ajouta un individu. La loi les protège. Tenez, Landru....

M. Blaisolle les laissa dissenter et sortit en murmurant, c'est horrible. Dans la rue, M. Dutilleul bougonnait ; deux mille balles qui me passent devant le nez. Au Soufflet, M. Brabant demanda au garçon :

- Dites-donc, Alfred, c'était un bon jour aujourd'hui ?
- Celà dépend, pour quoi, monsieur .
- C'est vrai. Ah! et puis si l'on était obligé de penser à toutes ces choses. Ça ne vous arrive jamais de vous tromper , Alfred ?
- Je ne crois pas, monsieur, et, bientôt celà ne m'arrivera certainement plus.
- Et alors vous gagnerez toujours.
- Oui, monsieur.
- Eh bien, Alfred, donnez-moi un pernod et l'Intransigeant.



CHAPITRE XVII

-Lors vous avez vu ça Madame Chose, Landru a été condamné à mort.

-Je m'en moque pas mal, ça n'est pas mes oignons, et puis, si vous croyez que j'ai le temps de lire le journal.

-Moi non plus je n'ai pas le temps, c'est un copain qui m'a dit ça.

-On en fait des histoires pour dix bonnes femmes qu'ont disparu.

-Vous ne défendez pas votre sexe, Madame Chose.

-Oh là là, dites-donc vous, vous êtes bien galant.

-Tenez, il y a quelqu'un qui vous demande en bas.

-Qu'est-ce que c'est ? hurla-t-elle.

-L. Hublin n'est pas là ?

-Non ! Il est parti avec sa valise, il est retourné au Havre. C'est tout ce que vous voulez savoir ?

-Merci, madame.

-Le coco aux longs cheveux a fichu le camp hier, expliquait-elle. Je me demande pourquoi. Après tout, ça même regarde pas.

-Bien sûr.

Un temps. Un espace.

-Tiens, Wullmar, comment vas-tu ? Il paraît que tu plaques la médecine.

-Et comment. Dis-donc, tu as vu que Landru a été condamné à mort ? Toi qui racontais qu'il n'existait pas.

-Bien sûr qu'il n'existe pas. Tout ça, c'est de la mise en scène. On a inventé tout ça pour faire passer le Traité de Versailles. Les gens s'occupaient de Landru, et pas de l'avenir de la France.

-Mon cher Muraut, tu as un âme de Jeanne d'Arc.



Un temps, un espace.

-On n'a pas encore retrouvé cet artiste peintre ?

-Non, monsieur.

Un temps un espace

-Alors, dit Rohel, vous avez vu que Landru a été condamné à mort.

-Non. Je n'ai pas lu les journaux aujourd'hui.

-Ils l'ont condamné à mort, les palauds. Qu'est-ce que vous avez comme bouquins, là ?

-Le Manuel du Parfait Aventurier et le Chant de l'équipage. C'est épatant. Ça ne vous dégoûte pas un peu, la vie qu'on mène ici ? Faire toujours les mêmes choses, la Sorbonne, les cours, les bibliothèques, Sainte-Geneviève.

-Et la rue de la Convention, ajouta Rohel.

-Et la rue de la Convention.

-Hublin n'est pas avec vous ?

-Non. Il est parti au Havre. Je me demande pourquoi.

Un temps un espace.

-Alors, monsieur. "il" a été condamné à mort.

-Le pauvre homme, soupira M. Martin-Martin.

-Comment, monsieur, vous le plaignez ?

-Je suis persuadé qu'il est innocent.

-Vous êtes bien le seul à le croire.

-Oui je suis persuadé qu'il est innocent.

-Je voulais aussi vous demander si vous pensiez à ce que vous m'avez dit hier.



117

B.1
117

-Qu'est-ce que je vous ai donc dit hier ?

-Vous m'avez promis de me payer mes deux mois de retard.

-Comme c'est malheureux. Cette affaire m'a claqué dans la main. Il arrive un accident à mon client. Vous attendez bien jusqu'à la semaine prochaine ?

-C'est que j'ai ma vieille mère à nourrir, M. Martin-Martin, et deux petits frères en bas-âge.

-Elle a eu des enfants très tard, votre mère ?

-Oui, Monsieur.

Un temps un espace.



-Vous n'avez pas vu ça dans le journal ce matin ? demanda M. Tolut, très ému.

-Voi donc ? La condamnation à mort de Landru ?

-Mais non, mais non. Cet horrible fait-divers. Vous n'avez pas vu ?

-Ma foi non, répondit M. Brennuire.

-Un artiste-peintre a crevé l'œil d'un passant qui se moquait de sa peinture.

-Récemment ? Mais, c'est abominable.

-Ça c'est passé près de l'Hotel-de-Ville, cette horrible chose.

Sans doute cet artiste peignait-il l'un de ces coins pittoresques fort nombreux dans ce quartier. D'ailleurs, cela n'est pas très clair puisque le journaliste dit que cet abominable attentat a eu lieu dans un café.

-Vous savez, Tolut, les journalistes arrangent toujours un peu les choses.

-Mais je ne vous ai pas dit ce qu'il y a de plus atroce. C'est que le passant était déjà borgne.



-De l'autre oeil ?

-De l'autre oeil !

Un temps un espace.

-alors ta mère va mieux ? demanda Muraut.

-Oui, répondit Ronsec. Dis-donc, tu ne ^{sais} pas qui j'ai rencontré au Havre ?

-Non. Alors tu as vu que Landru était condamné à mort ? Quelle bande de fumistes !

-Tu ne devinerais pas qui j'ai vu au Havre ?

-Eiens, j'ai rencontré Jullmar tout à l'heure. C'est bien vrai qu'il a plaqué sa médecine.

-Je parie que tu ne trouves pas qui j'ai rencontré au Havre, ce matin ?

-Eublin ?

-Comment le savais-tu ?

-J'ai dit ça au hasard.

-Ah bon. Figure-toi qu'il s'est fait couper les cheveux.

-Non !

-Et il part pour le Brésil. Il paraît que son oncle lui a trouvé une place dans une maison de café.

-Tu me bourres le crâne.

Un temps un espace.

-Bonjour, messieurs. Alfred, un pernod.

-Bonjour, mon cher. Alors que pensez-vous de cette condamnation à mort ?

-Au fond, il n'y avait aucune preuve, dit Brabant.

-Tout de même, tout de même, dit M. Brennuire.

-Je vous l'ai déjà démontré bien des fois, qu'il n'y avait aucune preuve



-Vous n'avez peut-être pas tort, dit Tolut. Et puis, griller des femmes mortes dans un poêle ça n'est pas plus terrible que de crever l'œil d'un borgne.

-Qu'est-ce que vous dites ?

-Tenez, regardez ce fait-divers.

Un temps un espace.

-Tu savais, *toi*, qu'Hablin partait pour le Brésil ?

-Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

-Poncec qui l'a vu au Havre ce matin.

-Le Brésil... dit Taquedenne.

Un temps un espace.

-Vous ne trouvez pas ça atroce, vous ?

-C'est épouvantable.

-Être aveugle, quelle horreur !

-Avec un doigt, qu'il lui a crevé l'œil.

-C'est abominable.

-La guerre est la cause de tout cela. Ça a détruit tous les sentiments d'humanité.

Un temps un espace.

-Vous ne pensez pas que ça devait être un peintre cubiste ?

Un temps un espace.

-Il est parti pour le Brésil. Comme ça, du jour au lendemain. Il a tout plaqué pour partir là-bas.

-Je ne peux pas le croire.

-Et nous on reste *ici* dans nos vieilles habitudes, La Sorbonne, le quartier Latin, Sainte-Genève, les cafés.





-Et la rue....

.... de la Convention.

Un temps un espace.

-Ce salaud-là m'a fait perdre 1000 francs. Si je le retrouvais ! Et ce mercanti de Tormoigne qui est aveugle maintenant. C'est bien ma chance, arriver à mon âge pour se casser le nez sur des histoires comme ça. C'est vrai, je suis trop modeste.

Un temps, un espace.

-Vous ne trouvez pas cette condamnation injuste, mademoiselle ?

-Qu'est-ce qui vous a permis de m'adresser la parole ? monsieur !

-Je voyais que vous lisiez le journal. Je m'intéresse beaucoup à l'opinion des femmes sur l'affaire Landru.

-Si vous saviez comme ça m'ennuie de lire les journaux. Et puis d'abord ~~je~~ ^{ne} je vous parle pas.

-Si vous vous ennuyez, on pourrait aller voir Gosse au Lux-Lindor.

-Qu'est-ce que c'est que ça ?

-Un fils de Charlot.

-C'que j'pouvais m'ennuyer, dit-elle.



Un temps un espace.

Le temps, c'est la nuit; l'espace, une chambre à Paris. Vincent Tuquedenne voit Jean Hublin partant pour le Brésil. C'est le vent de la mer qui nous tourmente. L'aventure était très à la mode cette année-là. On en fit une petite revue. Mais Vincent Tuquedenne restait à Paris.

Les autres aussi.

Un temps un espace.



121



Eh bien, cette fois-ci c'est fini, on l'a condamné à mort. Je n'avais bien prévu comme je prévois bien qu'on le guillotinerait. Tout ça se trouve écrit dans les planètes et dans mes calculs, je n'ai eu qu'à les regarder pour savoir ce qui arriverait. M. Landru sera guillotiné. M. Brabant a l'air bien touché par cette condamnation, il ne croit pas, lui, à sa culpabilité. Il en discute savamment, sûr qu'il a lu tout ce que ~~les~~ les journaux ont écrit là-dessus. C'est une affaire inexplicable c'est certain et ça serait terrible de lui couper le cou s'il était innocent. Il n'a rien dit, il ne dira rien. M. Brabant espère qu'on le gracierait. Moi je sais bien qu'il n'y a aucun espoir : sa tête tombera dans le panier. Quand je dis ça, je parle de Landru et pas de M. Brabant. Plus ça va, plus je le trouve curieux, ce diable. Il est inexplicable, il est comme Landru mais dans son genre à lui et moi ça ne m'étonne pas parce qu'à cause des planètes il y a comme ça des types du même acabit qui circulent dans le monde en même temps; mais chacun dans son genre. A cause des planètes et des calculs que je fais, je vois bien qu'il y a comme ça des familles qui se forment de gens qui ne se sont jamais rencontrés et pour moi M. Brabant, c'est comme un frère de Landru. Je ne veux pas dire qu'il brûle des femmes coupées en morceaux dans un petit poêle de rien du tout, à supposer exact qu'à Cambais ça se soit passé comme ça. Je ne veux pas dire non plus qu'il y ait dans sa vie un mystère du même genre que dans la vie de M. Landru. Non, mais ils se ressemblent comme deux frères. Au fond, je sais bien qui c'est, ce M. Brabant. Je le sais bien; je ne suis pas un naïf ni

un bijou. J'ai une certaine expérience de la vie qui me permet de reconnaître les gens, de voir comme ça les planètes qui les dominent, dans quelle colonne statistique, ils se rangent, dans quelle rangée statistique ils se collent. Pour M. Brabant, c'est bien simple, c'est un escroc. J'ajouterais même, un petit escroc, un escroc à la petite semaine, un escroc de toute petite envergure. Il faut bien le dire, c'était aussi un peu le genre de M. Landru. M. Landru aussi c'était un petit escroc, un escroc à la petite semaine, un escroc de toute petite envergure. Evidemment, il a tout de même supprimé dix femmes et un jeune homme, c'est ce qui le met à part, mais j'avais bien vu de quelle espèce il était. M. Brabant c'est la même chose, mais lui aussi doit avoir quelque chose de spécial, sans ça, il ne serait pas M. Brabant. Il a un nom et un nom ça compte. Ce qu'il faudrait savoir, c'est à quelle genre d'escroquerie il se livre. De temps en temps, il me demande conseil. Croyez-vous que je vais réussir cette affaire ? Mais il ne me dit jamais quelle affaire. Il est aussi terriblement joueur. Si on ouvrait le casino d'Enghien, il y serait demain; et toujours prêt à tenir un pari sur n'importe quoi. Ça n'est pas du tout les mêmes façons que M. Brennuire et que M. Tolut. eux, ils ne jouent qu'au billard ou au piquet. Voilà la différence.

Ce qui est spécial chez l'entrepreneur, je le vois bien : les deux messieurs avec lesquels il prend l'apéritif presque tous les jours. Avec M. Tolut, il va souvent faire un billard dans le quartier. Voilà bientôt un an qu'ils se connaissent. Je m'en souviens bien. M. Brabant ne faisait mine de rien, mais il cherchait à connaître ces messieurs. Il y est parvenu, mais il n'y a rien de changé : J'ai pensé comme ça : ce n'est pas à M. Tolut qu'il en veut, il n'a pas l'air assez rupin,

ça doit être plutôt M. Brennuire qui l'intéresse. Il doit avoir des sous de côtés et M. Brabant va lui proposer de les placer dans une bonne affaire, par exemple des mines au Congo ou une exploitation de reaux de lapin en Nouvelle-Zélande. Ça, c'est vu des ^{choses} comme ça. Mais, jusqu'à présent, ~~rien de cet ordre ne semble s'être passé entre eux~~ ^{et, par conséquent,} rien ne montre encore ce qui fait que M. Brabant est M. Brabant et pas un autre.



Eh tous cas voilà un an que ça dure. Ça a commencé avec l'hiver, avec l'année. Maintenant, voilà un nouvel hiver, le trio est toujours là; il y a des nouveaux, des jeunes gens qui commencent à avoir aussi des habitudes et à attraper des maladies vénériennes avec les poules qui viennent ici griller une cigarette. On a fondé aussi des petites revues cette année, mais ces histoires-là ça ne se passe plus par ici. Enfin, moi ça ne me regarde pas, mais je dis ça pour prendre conscience du temps, comme en fait prendre conscience l'apparition des pardessus, des braseros et des marchands de marrons et les gens qui piétinent les feuilles mortes sur l'asphalte en attendant le tramway sous la pluie. Les saisons, ça ne se discute pas

Moi qui suis un philosophe à ma façon, je les regarde passer et je me dis, ah, on va revoir ceci, on va revoir cela, et ça ne manque jamais de se passer ainsi. A moins qu'il n'y ait une catastrophe, la guerre ou la grippe espagnole. Tout ça, ce sont des histoires de planète. Les planètes tournent en rond comme les gens. Moi, je reste fixe au milieu des soucoupes et des bouteilles d'apéro et les gens tournent autour de moi; en rond, avec les saisons et ^{les} mois. Moi, je ne bouge pas, eux, ils tournent et se répètent. Ils sont plus ou moins contents de



ça. Moi je les regarde, mais ça ne me regarde pas ! Je me contente de finir mes calculs ~~et~~ pour aller enfin sur un champ de courses accomplir ma destinée, car telle est mon destin. Je l'ai moi-même lu dans les planètes, ma destinée. C'est bien commode de pouvoir faire ça tout seul et de n'avoir rien à demander à personne et de ne laisser personne fourrer son nez là-dedans. A chaque coup, je gagne, c'est là ma destinée, telle que les chiffres l'écrivent dans le ciel avec des petites lumières.



En fait de destinée, il y en a de drôles. Je me disais ça justement le jour de la condamnation à mort ~~de~~ M. Landru, ou plutôt le lendemain, quand les journaux en ont parlé. Et je ne me suis pas dit ça à propos de M. Landru (j'aurais pu me le dire) mais à propos d'un borgne à qui un type avait crevé l'autre œil. C'était un fait-divers qui a même beaucoup ému M. Tolut, qui l'a même beaucoup plus ému que la condamnation à mort de M. Landru. Il ^{est} très mal raconté, ce fait divers. On ne comprend pas très bien ce qui s'est passé. Ça reste mystérieux. En tous cas, le borgne est aveugle maintenant. En voilà une destinée ! ah, c'est une drôle de chose, la destinée. Je suppose que ce borgne venait tous les jours au même café, depuis vingt ans peut-être - mettons qu'il ^{n'}ait pas été à la guerre, simple supposition. Il venait donc tous les jours et revenait, comme le soleil chaque matin et les étoiles chaque soir, et il parcourait le cycle de l'année avec les saisons. Quand venait les premières feuilles, il devait dire voilà le printemps, et quand elles tombaient dans la boue, il devait dire voilà l'hiver. Et le même garçon lui servait chaque jour, le même apéritif et sans doute s'attendait-il à ce qu'il en soit ainsi longtemps.



peut-être s'imaginait-il toujours. Maintenant, c'est fini. Les prévisions sont cassées. Tout de même, ça devait être dans les planètes, mais qui pensait à le regarder ?

Et quand je vois tourner autour de moi mon petit monde, je pense qu'un jour une destinée s'accomplit ; alors quelqu'un part. Il faut parfois pour cela des années et des années. Ils sont devenus des vieillards, accomplissant chaque année le cycle des saisons, montés sur leur jour de naissance comme sur un cheval de bois. A voir leur régularité, on croirait qu'ils ne s'arrêteront jamais et que l'axe est si bien graissé qu'ils continueront à tourner toujours. Mais un jour, leur destinée s'accomplit. C'est-à-dire qu'un jour, ils meurent. Les plus jeunes tournent moins longtemps et quand ils disparaissent, c'est pour aller tourner ailleurs. Quant à moi, le cycle des saisons ne m'emporte pas et je reste insensible à leur déroulement. Ce sont les planètes qui font les saisons et ^{comme} je connais la marche des planètes, c'est moi ^{le cours} qui fais les saisons. Les habitués ne s'en doutent pas, mais ça me porte quelquefois à rire.



CHAPITRE XIX



126



La Bibliothèque de la Sorbonne était bien mieux chauffée que la Bibliothèque Sainte-Geneviève; aussi Mohel n'y trouva-t-il aucune place. Il détestait les bibliothèques, mais décidé cependant depuis quelques heures à faire un sérieux effort pour passer ses examens, il avait admis la nécessité de lire quelques ouvrages fondamentaux, notamment ceux de messieurs les professeurs afin de voir un peu ce qu'il était bon de penser du langage, de l'involution en tant qu'opposée à l'évolution, de la mentalité primitive, des castes dans l'Inde, des modalités du jugement ou de la dernière période de la philosophie platonicienne. Cette décision que Mohel avait prise, à savoir de travailler, coïncidait avec le fait qu'il vivait maintenant avec une petite gosse qu'il avait connu un jour où elle s'ennuyait devant un café-crème; malin, il l'avait emmenée au cinéma; ça faisait maintenant un ménage et qui durait depuis huit jours.

En constatant qu'aucune place n'était libre, Mohel en conçut une certaine satisfaction. Pour commencer sa nouvelle vie d'étude, il s'y prenait d'ailleurs assez tard; il était déjà quatre heures et demi. Il avait encore une heure et demi pour travailler; il arriva vers les cinq heures moins vingt à Sainte-Geneviève. Là, il y faisait moins chaud, mais la clientèle était plus nombreuse parce que non sélectionnée par la carte d'étudiant. L'atmosphère y était plus sévère qu'à la Sorbonne, mais aussi plus fade et légèrement corrompue. Mohel fit le tour des tables, regardant les filles et s'assit en face d'une étudiante-aux-grands-yeux-et-aux-cheveux-fous, qui lisait un Foignet. Il sortit



quelques papiers de sa poche, les froissa bruyamment et par diverses sinagrées, essaya d'attirer l'attention de la jeune personne; mais, studieuse, elle ne leva pas les yeux plus de deux fois.

Il lui fallait maintenant choisir l'ouvrage qu'il devait tenter d'obtenir de la malveillance des gardiens ^{A leur suite,} ~~par ses efforts~~ courant derrière les grilles, galopait une clientèle avide de savoir et impatiente de tenir entre ses mains l'in-octavo convoité. Chaque fois que Rohel se risquait dans cet endroit, il avait une histoire avec ces fonctionnaires. Il se mit à consulter les fiches, cherchant une cote. C'était encore une chose dont il avait horreur. Ces petits bouts de carton grassex le dégoûtaient. Enfin, il rédigea sa demande et l'ayant remise à un gardien, ce fut son tour d'en suivre les détours à travers la Bibliothèque. Finalement, l'ouvrage était "en mains". Découragé, Rohel revint vers sa place; il aperçut alors non loin de lui Tuquedenne qu'il n'avait pas remarqué et qui paraissait fort absorbé par la lecture d'un bouquin.

-Alors, ça va? lui demanda Rohel.



Tuquedenne bafouilla; il n'aimait pas être ainsi surpris.

-Qu'est-ce que vous lisez là ?

-Oh, c'est un vieux bouquin, répondit Vincent en le refermant.

-Vous ne sortez pas maintenant? lui demanda l'autre sans insister.

-Oui, c'est ça.

Tous deux sortirent. Ils descendirent la rue Cujas.

-Vous travaillez beaucoup ?

-Pas mal. Mais souvent ^{ce que je fais} n'a pas beaucoup de rapport avec les programmes.



Chap. I I "d'une respiration" I
examen de b

~~Chap II~~
~~trou (aient ta ?) g aux plus prise~~
~~(ligne II)~~



- 12 ca s'écrit
- 20 'il tenta de s'échapper
- 22 pas un sonnet à la démod(e)
- 23 (qu'il) aille
- 29 pour saquer à Louchamps
- 46 s'intéressent pas aux sports
- 47 une autre raison (dernière ligne)
- 49 Rohel fut extrêmement sillage
- 54 c'est clair
- 55 de (n'avoir)
- 59 l'arc (c) en ciel
- 60 l'ou d'ivoire s'is
- 64 c'est (cibair) en 19 à Constantinople
- 71 la position ou la position
- 75 un peu plus (ofu)

p. 28
p. 54

3



- 141 lieu en Bourgogne
- 142 fables
- ~~143 lieu en Bourgogne~~
- ~~144 fables~~
- 145 fables
- 152 e...
- 153 e...
- 154 156 au milieu de champs de course



~~160 relation - 164 -~~

~~161~~

~~162~~

~~163~~

~~164~~

~~165~~

~~166~~

~~167~~



~~133 au bain (baine) tu
avais tué (a fin)~~

194 c'est lui qui le vè(x) (in)
~~Il pouva (it) le respectes~~

195 "Je l'ai oublié (rf) (R)

~~197 qu'un il y ait des jours
ne-faste
de (s) jours ne-faste
pr (s) jours~~

198 / (qui) and il en sortait (R)

~~199 de "sens" malins (S)~~

199 Il ne monte plus "des affaires" (R)

201 qu'il en a "dix" (S)

~~de (s) trois~~



~~203 fait en vacance (S)~~

204 de ~~trois~~ des ts amicroche (S)

207 vi-judicial-vestimentaire est
cos-métique

209 Et Robert il est licencié ?
m

5

E1
0102

216 a. s'y faire un chemin (m²)

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES